POÉSIES

DE

ANDRÉ LEMOYNE

1871-1883

I. *Légendes des Bois et Chansons marines*

II. *Paysages de Mer et Fleurs des Prés*

III. *Soirs d'Hiver et de Printemps*

PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

108177
LIBRARY
SEP 19 1961
UNIVERSITY OF TORONTO

Mr Louis Gal-

Hommage de l'Auteur

Beauvais (André)

POÉSIES

DE

ANDRÉ LEMOYNE

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

20 exemplaires sur papier de Chine.
20 — sur papier Whatman.

Tous ces exemplaires sont numérotés et paraphés par l'Éditeur.

PETITE BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE

POÉSIES

DE

ANDRÉ LEMOYNE

1871-1883

I. *Légendes des Bois et Chansons marines*

II. *Paysages de Mer et Fleurs des Prés*

III. *Soirs d'Hiver et de Printemps*

PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

PQ
2337
L43 A17
1883

768777

PREMIÈRE PARTIE

Légendes des Bois

ET

Chansons marines

LA MORT D'UN CERF

LA MORT D'UN CERF

—

A Ernest Legouvé.

I

La forêt, frémissant au son vibrant des cors,
Tressaille jusqu'au fond des grandes avenues...
Et, redressant sa tête inquiète, un dix-cors
Se demande pour qui les meutes sont venues.

Depuis une heure à peine, elle a clos ses yeux las,
Sa dernière amoureuse, à belle robe fauve,
Et n'a pas vu l'aurore effeuillant ses lilas,
Aux bords lointains du ciel, parmi les fleurs de mauve.

L'hiver est la saison d'amour. — C'est mal choisir. —
Pourquoi donc ce temps-là pour une chasse aux bêtes? —
Quand on a devant soi trois cents jours de loisir,
On vient brutalement nous troubler dans nos fêtes!

II

Dans le vent sont épars tous les cuivres des cors,
Mais, à l'éclat brisé des fanfares lointaines,
Au bruit tumultueux des jappements discords,
On devine la meute... et les chiens par centaines.

S'il pouvait demander un petit écureuil,
Là-haut croquant sa faine à la cime d'un hêtre,
Et qui voit clairement l'horizon d'un coup d'œil,
Il saurait que bientôt l'ennemi va paraître.

Mais les grands, les petits, qui vivent dans les bois,
Pour se parler entre eux n'ont pas même langage. —
S'il en croit les rumeurs des sourds et longs abois,
C'est aux cantons du Nord que la meute s'engage.

Son cœur est tout en fièvre... il songe à ses amours.
— Mais le vif écureuil, pour lui prompt à descendre,
A dit, de ses yeux noirs, ses beaux yeux de velours :
«Ils viennent... J'ai tout vu... Pars donc... C'est trop attendre.»

Allons! — Chiens blancs et roux, déjà rasant le sol,
Dans le vent du matin ont flairé sa chair vive;
Et, lancée aussi droit qu'hirondelles au vol,
Langues rouges dehors, toute la meute arrive.

Il regarde en arrière... Un simple temps d'arrêt...
Et comprenant pour qui les meutes sont venues,
Il a pris son élan, le roi de la forêt,
Laissant les chiens au fond des grandes avenues.

Il va droit ou de biais, avec de longs détours,
Enchevêtrant la piste, il fait sa randonnée;
Mais, le nez contre terre, et le flairant toujours,
Les chiens, humant le sol, affleurent sa traînée.

III

Au bruit des vieux moulins, il aperçoit l'étang
Qui dort dans sa rocheuse et profonde vallée; —
Pas de refuge ailleurs... et déjà haletant,
Il regarde l'eau froide et si large étalée...

La nappe d'eau miroite aux yeux funèbrement...
Il s'y jette à plein corps... et la horde accourue,
Quand il tient haut son bois comme un Saint-Sacrement,
Dans les joncs et roseaux éperdument se rue...

Comme son grand aïeul, du temps de saint Hubert,
S'il avait la croix d'or dans sa haute ramure,
Le sonneur d'olifant qui portait le haubert
D'un signe eût arrêté la meute et son murmure...

Mais adieu les beaux jours des vieux enchantements.
Et la sainte légende, et les croix symboliques... —
— Quelle soif de la mort, quels rauques aboîments,
Dans les gorges en feu des races faméliques!

Et les chiens d'Angleterre, et les grands lévriers,
Avec les hauts mâtins à poil roux de Saintonge,
Fouillent ses pauvres chairs de leurs crocs meurtriers. —
Un sillage de sang derrière lui s'allonge...

Il sait bien qu'aujourd'hui les chiens et les piqueurs
Gardent l'oreille sourde à la miséricorde. —
Il répond d'un œil calme aux faciles vainqueurs,
Et n'espère qu'en lui... si jamais il aborde...

Mais les trompes n'ont pas encor sonné la mort!...
Courage!... Il va tout droit, jusqu'aux berges marneuses
Où sur un bout de grève affourché, son pied mord...
Le cerf tout ruisselant sort des eaux limoneuses.

IV

Il brame... libre enfin... Non pas... Trois cavaliers,
Beaux fils caracolant sur des chevaux de race,
Et tout galonnés d'or, hauts sur les étriers,
Lui barrent son chemin... Le premier l'embarrasse...

Le cerf, obliquement, semble s'agenouiller.
Comme un taureau sauvage il a baissé la tête,
Qu'il relève aussitôt, mais son rude andouiller
A jeté sur le flanc, du coup, l'homme et la bête;

La bête, le cheval; l'homme, le grand veneur. —
Malgré son habit vert, il est tombé sans phrase,
La culotte de daim, ainsi que Son Honneur,
Dans une éclaboussure ont essuyé la vase.

Et, sans avoir pitié du vieil endolori,
Le frôlant de sa jupe, une fière amazone,
Sous barbe de voilette, en a simplement ri...
(La belle aux cheveux noirs qui portait la fleur jaune.)

V

Les soleils, en décembre, heureusement sont courts.
Les chiens déconcertés renoncent à la piste.
Voici l'heure paisible où finissent les jours...
Libre, vers son refuge, il monte grave et triste.

A l'horizon lointain expirent les abois.
Sur les chênes dormants la nuit remet son voile...
Lui, qui ne verra plus l'aurore dans les bois,
Donne un dernier regard à la première étoile.

Traînant son corps meurtri pour gagner la hauteur
Où sont restés les siens, il retrouve sa harde :
« Comme te voilà fait, pauvre triomphateur ! »
Chacun en grand'pitié le flaire et le regarde.

« Demain je servirai de pâture aux corbeaux.
(Qu'il soit le bienvenu, le sombre oiseau de proie.)
Les hommes n'auront pas la curée aux flambeaux. —
Frappé, mais non vaincu, je puis mourir en joie. »

— Sur la mousse d'hiver, déjà haute en velours,
Il se couche, oublieux des profondes morsures,
Et dit l'adieu suprême, en fermant ses yeux lourds,
A des biches en pleurs qui lèchent ses blessures.

RAMIERS DES BOIS

RAMIERS DES BOIS

—

A Victor Billaud.

Vous qui chantez à voix profonde,
Si haut dans votre nid d'amour,
Ramiers heureux, au point du jour,
Avez-vous vu passer ma blonde?

Aux bois, si vous la rencontrez,
Rien qu'à sa grande chevelure,
Plus riche que la moisson mûre,
De loin vous la reconnaîtrez.

Les grains de ses pendants d'oreilles,
Et les perles de son collier,
Sont rouge vif, toutes pareilles
A de beaux fruits d'azerolier.

Planez de haut sur la vallée : —
C'est par le bord des longs étangs
Qu'aux premiers rossignols chantants,
La belle, un soir, s'en est allée...

Et je n'ai su jamais pourquoi.
(Dans son cœur essayez de lire),
Peut-être elle osera le dire,
A vous qui la verrez sans moi.

Partez vite pour la rejoindre,
Ramiers, au nom de votre amour. —
Si vous tardiez encore un jour,
Je ne verrais pas le jour poindre;

Car on dort d'un somme éternel
Dans le repos des eaux profondes
Où, près des larges feuilles rondes,
Sont les fleurettes bleu de ciel.

NUIT EN MER

NUIT EN MER

—

A Madame Renée Cousinery.

Les poètes parfois rêvent qu'ils sont oiseaux : —
J'avais pris mon essor en Irlande, et, loin d'elle
(Vers fin décembre, un soir), je volais à grande aile,
En mesurant des yeux l'immensité des eaux.

Le profil ébréché de la dernière côte,
Laissant fuir dans la brume un long cap incertain,
S'effaça, comme au fond d'un abîme lointain,
Dans les bruits de la mer, qui parlait à voix haute;

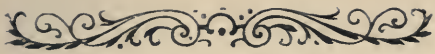
Et bientôt j'aperçus, planté sur un écueil,
Tas de rochers perdus, oubliés de la terre,
Dans le désert des flots un phare solitaire,
Un vieux géant marin qui rallumait son œil.

Apportés par les vents, attirés par les flammes,
Des tourbillons d'oiseaux, faisant cercle alentour,
Comme les flots montaient ou baissaient tour à tour,
Obéissant du vol au mouvement des lames.

Et dans le haut du phare, impassibles au bruit,
Les deux veilleurs, par une étroite meurtrière,
Envoyant sur les eaux de longs jets de lumière,
D'éclairs intermittents coupaient la sombre nuit.

Oubliant pour un soir que leur vie était rude,
Dans l'éternel chaos de la mer et du ciel,
Ils s'étaient souvenus... Tous deux, fêtant Noël,
Souriaient dans leur froide et haute solitude.

VILLE INCONNUE



VILLE INCONNUE

—

A Feyen-Perrin.

I

Le voyageur est las : il a longtemps marché
Avant d'atteindre les collines.
Le soleil, qui descend à droite, s'est couché
Dans une touffe d'aubépines.

La ville est tout en bas. — Il sera bientôt nuit.
Le soir tombe, l'Angélus tinte.
Aux versants des coteaux bleuâtres, le jour fuit
Et meurt avec la cloche éteinte.

Mais voici dans le ciel l'étoile du Berger
Qui se rallume la première.
Le rossignol n'est plus en pays étranger,
Car il répond à sa lumière.

Le voyageur, de loin, respire en souriant
Une fraîche odeur de jacinthe
Dans le vent printanier qui, venu d'Orient,
Embaume la semaine sainte.

D'autres parfums encore, à l'envi remontants
Jusqu'à ses narines gonflées,
Disent les floraisons nouvelles du printemps :
Ce sont lilas et giroflées.

Quelque chose lui chante au cœur : — il a vingt ans.
Ces fleurs lentement respirées,
Il les reconnaît bien ; il en rêve longtemps,
Ainsi que des fleurs ignorées.

II

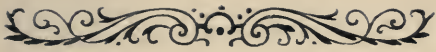
Toute la ville est sombre. — Il entre obscurément
Dans la première hôtellerie. —
Sans briser le fil d'or de son enchantement,
Il sommeille à bouche fleurie.

Mais voici le grand jour et l'éclatant soleil,
Et des cloches de ville ancienne.
Une haute maison gothique, à son réveil,
Est juste en face de la sienne;

Et la fille, épinglant ses cheveux blond cendré,
Ouvre sa fenêtre ogivale. —
Peintre, dans ses tableaux, n'a jamais encadré
Vierge d'un aussi pur ovale. —

Bienheureux pèlerin, elle t'a regardé... —
Ta dernière étape est gravie;
Tu ne partiras plus, voyageur attardé :
Un regard a fixé ta vie.

LA
PREMIÈRE FEMME



LA PREMIÈRE FEMME

—

A Ph. De Chennevières.

I

Voici longtemps : c'était aux premiers jours du monde,
Frais sorti du chaos sous le bleu firmament. —
Les arbres verdoyaient, jaillis spontanément,
Au lever du soleil sur la terre féconde :

Larges cèdres d'abord et grands tamariniers,
Comme s'ils avaient eu déjà trois cents années;
Palmiers en éventail et riches bananiers,
Aux amples parasols de feuilles rubanées.

Puis vinrent à souhait hêtres et châtaigniers,
Entremêlés parfois à d'immenses fougères
Qui passaient en hauteur, de leurs frondes légères,
Et les eucalyptus, et les pins résiniers.

En hâte épanouis dans la lumière chaude,
Heureux d'enguirlander les massifs d'arbres verts
(Verts laiteux, verts cendrés, verts d'eau, verts d'émeraude),
Des liserons de pourpre étaient tout grands ouverts.

Et les rosiers grimpants, les folles grenadilles,
Suaves de parfums ou riches de couleurs,
S'enroulaient aux sarments des glycines en fleurs
Et très haut dans le ciel mariaient leurs familles.

II

La terre déployait son luxe végétal. —
Les grands arbres fuyaient en claires perspectives
Dans la tranquillité d'un ciel oriental. —
Deux êtres contemplaient ces forêts primitives :

C'étaient l'homme et la femme, avec l'aube éveillés,
Comme sortant d'un songe, et tout surpris de naître,
Sans jamais s'être vus, croyant se reconnaître,
Et tous deux, l'un de l'autre, encore émerveillés.

Elle était dans la fleur de sa quinzième année,
Lui, dès le premier jour, il avait eu vingt ans.
Tous deux étaient venus à l'heure fortunée
Qui, pour la vie humaine, est l'heure du printemps.

Tous deux, simplement nus dans leur beauté sacrée,
S'abreuvaient de parfums, de lumière et d'air pur. —
Foulant la véronique et le pied dans l'azur,
La femme souriait de sa blancheur nacrée;

Et ses longs cheveux d'or lui tombant au genou,
Dans un souffle de brise elle en fut aveuglée : —
Une branche d'épine à la hâte épinglée
Lui servit pour les tordre et fixer à son cou. —

Mais quand, au bord des lacs transparents, l'ingénue
Se pencha sur de bleus lotus, pour les cueillir,
Son image la fit brusquement tressaillir :
Elle en eut peur avant de s'être reconnue;

Et, pour la rassurer, l'homme jeune au corps brun
Mira sa couleur d'ambre au grand miroir fidèle :
Elle eut un cri de joie et ne douta plus d'elle
En voyant que l'image et lui ne faisaient qu'un.

L'homme, c'était Adam; Elle, se nommait Ève,
Venus en Paradis sans comprendre comment,
Sans chercher la raison de leur enchantement...
On eût dit que tous deux continuaient un rêve.

Tout près d'eux une voix s'éleva sur les eaux,
Dans ce frais pays vert, lumineux et paisible;
Son langage était clair, mais d'un être invisible
Que sans doute cachaient les touffes de roseaux.

Et la voix leur disait : « Tous ces biens sont les vôtres.
« Cueillez toutes les fleurs, et mangez tous les fruits.
« Sous le soleil des jours, sous l'étoile des nuits,
« A chaque heure j'en fais éclore ou mûrir d'autres.

« Mais le soleil descend et se couche là-bas
« Où finit la forêt, sous de hautes arcades. —
« Un arbuste à fleur rouge y donne les grenades.
« Lui seul est interdit; vous n'y toucherez pas. »

III

Calmes et fortunés furent les premiers jours,
Dans un accord charmant, car toutes les pensées
Venant à l'un étaient chez l'autre commencées. —
Les matins et les soirs d'abord semblaient trop courts.

Ils cheminaient, heureux de se voir, de s'entendre,
Et se parlaient des yeux bien plus que de la voix,
Ainsi que les chevreuils et les ramiers des bois,
Dans une langue à part, mais facile à comprendre.

Tout leur semblait nouveau du jour au lendemain :
Ils respiraient des lys ou cueillaient des pervenches.
Les fruits complaisamment faisaient ployer leurs branches
En leur baisant la joue, en leur frôlant la main.

Ils se baissaient parfois sur les pastèques fraîches
Des petits chemins verts fuyant sous les fraisiers,
Se rougissaient la bouche au fruit des framboisiers
Et buvaient des ruisseaux de sucre dans les pêches.

IV

Mais lorsque à tous les fruits elle eut enfin mordu,
Ève, un soir, devint triste et toute sérieuse
Quand tomba le soleil : — elle était curieuse
De voir au moins de près cet arbre défendu.

Elle ne disait rien ; — et lui, cherchant la cause
D'un si grave silence, eut le pressentiment
De son âpre désir ; car Ève, assurément,
Ne lui souriant plus, rêvait de quelque chose.

Toujours, comme d'instinct, Adam la détournait
Des faciles chemins conduisant aux grenades ; —
Mais tous les fruits connus pour sa lèvre étaient fades,
Et vers l'arbre interdit son pied la ramenait.

Un jour qu'ils sommeillaient dans un pli de vallée,
Sous les grands sophoras légers et transparents
Dont les feuillages clairs, à peine murmurants,
Laissaient flotter sur eux leur ombre dentelée,

Adam fut tout surpris, le soir à son réveil,
D'être seul... Il avait dormi plus longtemps qu'elle. —
Deux routes se croisaient, mais il comprit laquelle
Ève avait dû choisir en suivant le soleil.

V

Adam vint la rejoindre au pied du vif arbuste
Mêlant à ses fruits mûrs ses fleurs de vermillon. —
Dans le pétillement de son dernier rayon,
Sur les fleurs et les fruits le soleil tombait juste;

Et le fruit le plus mûr, le mieux ensoleillé,
A hauteur de la main pendait aux basses branches.
Ève l'arracha vite et planta ses dents blanches
Dans l'écrin de rubis à peine entre-bâillé.

La grande curieuse en fut comme étourdie.
Il lui sembla d'abord qu'elle avait bu du feu.
Les arbres qui tournaient, les étangs, le ciel bleu
Miroitaient confondus dans sa tête alourdie.

Étoffés hauts et drus, les gazons verdissaient,
Mais, le regard troublé, la belle créature,
N'apercevant plus rien de l'immense nature,
S'appuya sur Adam... ses genoux fléchissaient...

VI

Et de toute leur voix, et de toute leur âme
(A l'heure où commençait à s'éteindre le jour),
Les rossignols chantaient, dans leur fièvre d'amour :
« Béni soit le baiser de la première femme! »

PAYS DES NEIGES

PAYS DES NEIGES

—

Au Colonel Staaff.

I

Un soir d'hiver (c'était la veille de Noël),
Essorant vers le nord, je volais à plein ciel,
Emporté par un songe au delà des Orcades,
Noirs îlots dont la mer, dans ses affouillements,
D'un ressac éternel creuse les fondements,
En jetant son écume à leurs milliers d'arcades.

Mais calme fut le grand voyage aérien. —
Je vis se denteler plus d'un cap norwégien
A pic dans la clarté des étoiles amies. —

Pas de navire au loin, partant ni revenant :
Tous, dans la profondeur des golfes hivernant,
Se reposaient au pied des villes endormies.

Je saluai des yeux les hameaux s'étageant
Parmi les sapins noirs et les bouleaux d'argent,
Vieilles huttes de bois des pêcheurs et des pâtres ;
Et poursuivant mon rêve à vol de goëland,
Je rasai les hauts bords escarpés du Nordland,
Ses montagnes de neige et leurs glaciers bleuâtres.

Là je fus attiré par un étrange bruit
De tonnerres lointains se croisant dans la nuit : —
C'était le Maëlstrom à l'assaut des marées. —
Pour éviter l'embrun de son tourbillon noir,
Je planai de très haut sur l'immense entonnoir,
Sans voir à l'horizon de barques égarées.

Puis, doublant le cap Nord, à l'extrême archipel,
Je reconnus au loin, sur le fond clair du ciel,
Un vieux renne sauvage, à la fière encolure,
Qui, redressant la tête où le monde finit,
Profilait hardiment, sur le roc de granit,
Le bois déchiqueté de sa grande ramure.

II

Et toujours plus au nord, rapide et filant droit,
Vêtu comme un eider et souriant du froid,
J'allais vite... éclairé par des lueurs stellaires. —
La mer était sans bruit et ses flots arrêtés,
Quand je fus ébloui par les vives clartés
D'un trois-mâts rayonnant dans les glaces polaires.

Noël! Noël! — C'étaient les marins de Drontheim
Fêtant le souvenir lointain de Bethléem,
A bord du *Saint-Olaf* (on pouvait très bien lire).
Mâts, vergues et haubans, de givres festonnés,
De l'avant à l'arrière étaient illuminés,
Dessinant dans la nuit les agrès du navire.

Et dans ces froids déserts, retrouvant une voix,
L'équipage disait un Noël d'autrefois,
Un refrain de berceau simple comme un cantique.

Le petit mousse, blond comme un enfant de chœur,
Et le vieux capitaine y chantaient à plein cœur,
En mêlant la patrie au foyer domestique.

Ce choral des aïeux, naïf et solennel,
Montait s'épanouir dans le calme du ciel,
Sur les nouvelles mers par des braves conquises;
Et, justement émus du grand concert naval,
Couchés sur des glaçons, le morse et le narval
Écoutaient gravement du haut de leurs banquises.

VIEUX DÉCORS

VIEUX DÉCORS

—

A Hippolyte Fournier.

Sous le ciel de Paris, brumeux, froid et grisâtre,
Une longue voiture à hauts compartiments,
Funèbre de lenteur comme aux enterrements,
Traîne en plein boulevard nos toiles de théâtre :

Ce sont d'anciens décors de drame ou d'opéra
Dont les foules, jadis, furent émerveillées :
Chypre, Jérusalem, un faubourg de Péra,
Des villes d'Orient toutes ensoleillées.

C'est l'auberge sinistre, aux lisières d'un bois,
Sous de vieux ormes noirs, dans une grande combe,
Où deux chemins déserts, qui se coupent en croix,
Disent au voyageur : « Choisis, car la nuit tombe ; »

Ou bien un château clair et de blancs escaliers,
Dans le paisible et beau pays de la Touraine :
On y voit d'élégants et courtois chevaliers
Sourire au petit page ému qui suit la reine.

Ces antiques décors, lamentables débris
Dont les feux de Bengale ont noirci la peinture,
Alcazars démodés ou de vieille structure,
Palais vénitiens craquelés ou flétris,

S'en vont tous en exil au fond de nos provinces,
Où, jaloux d'éblouir ses notables bourgeois,
Le petit régisseur dont les budgets sont minces
Étale à bon marché nos splendeurs d'autrefois ;

Et des villes, enfin, les toiles dédaignées
Passent dans les vieux bourgs, par un reste d'égard,
Puis tombent dans l'oubli ténébreux d'un hangar
Que la chauve-souris dispute aux araignées.

COCHERS

DE CÉRÉMONIE

COCHERS DE CÉRÉMONIE

—

A Pierre Véron.

QUAND la ville reprend son voile de ténèbres,
Deux cochers, descendus de leurs trônes funèbres,
Laissant les chevaux noirs qui blanchissaient leurs mors,
Deux cochers à long crêpe, en bons vieux camarades,
Au cabaret du coin se versaient des rasades : —
Il faut du vin aux gens qui fréquentent les morts.

Du siège descendus comme des hautes sphères,
Ils se remémoraient leurs intimes affaires,
Et les sceptres vernis de leur commandement,
Les deux fouets au mur, sur table leurs tricornes,
Ils buvaient en causant... Leur soif était sans bornes.
On eût dit qu'ils pouvaient boire indéfiniment.

Bien qu'ils fussent en plein quartier de la Roquette,
Tous deux, hauts sur cravate, observaient l'étiquette;
Serviteurs attachés à la grande maison
De la Mort, ils buvaient sans pipe et sans fumée,
Justifiant ainsi leur digne renommée
D'hommes bien élevés... Tous deux avaient raison.

L'un, osseux, mince et long, presque blême, un vieux maigre,
Trouvant qu'à son palais le vin n'était pas aigre.
Plus il vidait son verre, et plus il blémissait;
L'autre, gras, fort, robuste, à mine réjouie,
Sous cheveux à frimas pivoine épanouie.
Plus il vidait son verre, et plus il rougissait.

Le Rouge dit au Blanc : — Toujours célibataire? —
— Toujours... il m'eût fallu changer de caractère,
Aimant fort peu les cris et les pleurs des marmots.
Les jours suivant les jours, on grisonne... A mon âge,
Ne suis-je pas trop vieux pour entrer en ménage?
Le célibat, je crois, est le moins grand des maux.

Les femmes de Paris pour le sombre uniforme
Ont d'ailleurs peu de goût..... On cause bien sous l'orme,
Mais assez rarement sous l'if ou le cyprès...
Puis j'ai perdu mon temps à réfléchir... En somme,
Enfant blond, vieillard blanc, on reste le même homme,
Dans son incertitude, avant tout comme après.

Comme on ne peut avoir tous les biens désirables,
J'ai trouvé le silence et l'ordre préférables
A nombre d'embarras... Et chez toi? — Rien de neuf...
Depuis bientôt dix ans que j'ai pleuré ma femme,
Ne pouvant à mon gré remplacer la chère âme,
J'ai gardé sa mémoire... et je suis resté veuf.

— Et ta fille? — Ah! depuis que la mère est partie
Du logis, à son tour la fille en est sortie,
Sans doute se trouvant trop seule à la maison.
Tu comprends?... Dans sa cage un oiseau qui s'ennuie...
Par un jour de soleil la belle s'est enfuie,
Et par la porte ouverte a quitté sa prison.

— Et depuis? — Ah! depuis, dans les grandes féeries,
Elle a fait son chemin par des routes fleuries,
Étoile d'Opéra dans le corps de ballet.
La petite, surtout belle parmi les brunes,
A d'admirables dents pour les grosses fortunes,
Et plus d'un grand seigneur est son humble valet.

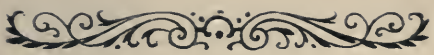
Après tout, que veux-tu? — C'est une rude fille...
Quand je la vois passer dans son coupé jonquille,
Son cheval au galop, les miens allant au pas,
(Et son gris pommelé, c'est une fière bête!)
Pauvre homme embarrassé, je détourne la tête,
Et naturellement ne la reconnais pas.

Mais la fille a du bon... Tous les ans, pour étrennes,
On reçoit de grands vins comme en boivent les reines
(Caisses de vieux Bourgogne et caisses de Médoc).
La graine des enfants ingrats se multiplie;
Mais, franchement, ce n'est pas elle qui m'oublie...
Le père à cheveux blancs n'a pas un cœur de roc...

En secret, quelquefois, je me glisse au théâtre...
Elle est Sémiramis, Judith ou Cléopâtre...
Dans la haute finance elle a fait des heureux.
A l'Opéra tu sais qu'on voit des ballerines,
Comme des feux follets, danser sur des ruines...
Ceux qu'elle a ruinés... ma foi! tant pis pour eux.

Ici les deux copains eurent comme un sourire...
— Tiens, fit le vieux garçon, sans vouloir trop en dire,
Entre deux vins, ce soir, je crois que nous rêvons...
Qui donc pense le moins à l'amour dans ce monde?...
— La fille de théâtre en reine de Golconde!
— Et le moins à la mort? — Nous, car nous en vivons

EN POITOU



EN POITOU

—

A Gustave Ollendorff.

J'AIME, en hiver surtout, ces grands lits de province
Dont les draps, lessivés à la cendre de bois,
Embaument... Sur les toits la gironette grince
Et les chiens dans la nuit jettent de longs abois,

Qui se perdent au loin emportés par la bise
Aux brumes des marais. — Par des froids norvégiens,
Entre ces larges draps de grosse toile bise,
On croit dormir aux temps des rois mérovingiens.

Quand on est sans remords sur un fin duvet d'oie,
Bien heureux du repos que le bon Dieu bénit,
On s'allonge à plein corps dans sa paisible joie
Aussi profondément qu'une hirondelle au nid

Si parfois dans la nuit on s'éveille, on écoute
Le brusque effarement de quelques grands ormeaux
Ou de lourds chariots attardés sur la route,
N'apercevant plus rien des bourgs ni des hameaux;

Mais on se rendort vite à ces lointains murmures;
Le sommeil envolé redescend du plafond,
Et votre armoire à linge où les pommes sont mûres
Parfume honnêtement votre calme profond.

Avant l'aube, une voix qui vous parle à l'oreille,
Accompagnant deux bras noués à votre cou,
Tout bas prononce un mot dont le cœur s'émerveille
(Car on ne dort pas seul dans le fond du Poitou).

La voix dit : En avril, nous aurons le troisième,
Dès qu'aux bois le premier rossignol chantera...
Et vous vous recueillez gravement en vous-même :
« Qu'il soit le bienvenu, le garçon qui naîtra ! »

Une aurore d'hiver a rougi la fenêtre. —
Un bon somme, après tout, fait un joyeux réveil.
Le grand jour vif et clair est heureux d'apparaître
Dans un miroitement de givre et de soleil.

MARINE

MARINE

—

A Em. Lansyer.

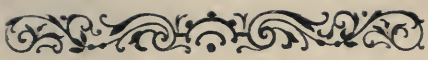
Quand la haute marée, à grand bruit descendue,
Éteint sa rumeur vague à l'horizon perdue
Et s'efface au delà de la terre et du ciel,
Les grèves de Saint-Pair et du Mont-Saint-Michel,

Après le flot parti, restent longtemps mouillées;
Et, comme sur un vaste et fidèle miroir,
Les familles d'oiseaux dans l'air éparpillées,
Les rougeurs de l'aurore et l'étoile du soir,

Avec tranquillité, peuvent longtemps s'y voir.
Ces images du ciel, toute grève a les siennes
Dans le fin lit de sable où la mer a passé.

Ainsi, dans bien des cœurs, l'amour pur a laissé
Un long miroitement des images anciennes
Que le nombre des jours n'a jamais effacé.

L'AN MCCCLXVII



L'AN MCCCLXVII

—

A Édouard Fieuzal.

A quoi donc peut songer la petite Bretonne
Qui file sa quenouille en suivant ses troupeaux ?
L'Océan s'aplanit dans un profond repos.
Sur l'immense miroir pas un flot qui moutonne.

Tout est calme : l'oiseau planant au cap Fréhel,
D'un rapide coup d'œil, peut voir la mer étale
De Saint-Malo jusqu'à la pointe de Cancale,
Et les grèves blanchir jusqu'au Mont-Saint-Michel.

Sous le grand papillon de sa coiffe à dentelle,
Alors que chèvrefeuille et touffes d'églantiers,
Aux deux bords de la Rance embaument les sentiers,
La petite Bretonne, à quoi donc pense-t-elle?

Les rossignols chantants lui redisent en chœur :
« Dans la saison d'amour la vie est fortunée;
« Et voici le printemps de ta quinzième année,
« Le printemps de la vie et le printemps du cœur. »

Mais si les rossignols et les fleurs sont en fête,
Elle est indifférente à leur enchantement,
Car elle réfléchit tout bas profondément,
Essayant de mémoire un long travail de tête :

Elle voudrait savoir, en démêlant son lin
(Tout en comptant les jours et le soir des veillées),
Combien il lui faudra filer de quenouillées
Pour payer la rançon de Bertrand Du Guesclin.

SOLEIL D'HIVER

SOLEIL D'HIVER

—

A Emmanuel Des Essarts.

Le globe du soleil, rouge comme une braise,
Descendu sur la mer, contemple sa rondeur,
Jette un adieu de pourpre à la haute falaise
Et du froid paysage éclaire la grandeur ;

Éclaboussant de feu l'oiseau, blanc comme un cygne,
Qui plane dans le ciel sur le désert des eaux,
Et le chasse-marée allant en droite ligne,
Qui file vent arrière et voiles en ciseaux.

Les vaches du pays, en belles robes noires,
Peu frileuses malgré la rigueur des hivers,
Regardent sans bouger, du haut des promontoires,
L'astre comme un rubis tombant dans les flots verts.

Mais, avant de s'éteindre, un des rayons s'arrête
Sur un groupe obstiné de vieux chênes tordus
Qui, dans le roc, aux vents du large tenant tête,
Ont tous, à contre-mer, de longs bras étendus.

INTÉRIEUR — AT HOME

INTÉRIEUR — AT HOME

—

*A Mistress W****

Les arbres couronnant les hauteurs de Windsor
S'effeuillent tristement sous la bise et la pluie.
La frileuse hirondelle a pris son libre essor,
Et vers d'autres soleils à grand vol s'est enfuie.

La belle au manteau noir a pour six mois d'exil.
Loin de nos ciels brumeux, loin de nos feuilles mortes,
Elle s'en va tout droit jusqu'aux rives du Nil
Voir les sphinx de granit de la Thèbe aux cent portes.

Dès cinq heures du soir votre île est dans la nuit.
Les groupes assombris des chênes et des hêtres
Se rebroussent au vent qui les heurte à grand bruit,
Secouant les châssis de vos doubles fenêtres.

Mais qu'il pleuve, qu'il neige ou qu'il vente au dehors,
Et qu'en longs sifflements la bise se lamente,
Qu'importe! — Vos enfants, vos blonds et chers trésors
Veillent au coin du feu sans craindre la tourmente.

Chérubins florissants de joie et de santé,
Vifs comme des oiseaux et frais comme des roses,
Quand vous leur préparez les sandwichs et le thé,
Toutes les portes sont hermétiquement closes.

Épais rideaux tombants, laines de chauds tapis,
Comme des gazons drus sous leurs pieds étoffées,
Ne laissent pénétrer que des bruits assoupis.
Les fâcheuses rumeurs sont d'avance étouffées.

Ils commencent à lire et leur groupe joyeux
(Les deux garçons joufflus et la petite fille)
S'accoude sur la table en ouvrant de grands yeux,
Qu'éclaire également la lampe de famille.

Les charmants curieux aiment à se pencher
Sur les riches couleurs des beaux livres d'images
Où l'on voit, peinte en or, une étoile marcher
Dans la nuit de Noël pour guider les rois Mages;

Les récits merveilleux de Sinbad le Marin,
Passant par Gibraltar et le pic Ténériffe,
Et le mystérieux et profond souterrain
Où descend, loin du jour, la sombre Anne Radcliffe.

Vous écoutez leur voix d'un cœur épanoui,
En voyant leur pensée ingénument éclore,
Et votre œil maternel est souvent ébloui,
Car ces jeunes esprits ont des clartés d'aurore.

Quand ils sont chaudement blottis dans leurs berceaux,
Et découvrent en songe une terre inconnue,
En croyant ressentir la houle des vaisseaux,
Que sur un flot d'azur leur sommeil continue;

Lorsque vos bienheureux dorment d'un souffle égal,
Que leur bouche fleurie en souriant respire,
Vous gagnez lentement votre lit conjugal,
En songeant à leur père, à bord de son navire,

Qui, loin d'eux et de vous navigue dans la nuit,
Et doublant le cap Horn ou le cap des Tempêtes,
Allant où son devoir de marin le conduit,
Tandis que vous veillez saintement sur trois têtes.

Les fils pourront un jour fièrement déployer
Leur pavillon à bord du vaisseau qui les porte ;
La fille gardera les vertus du foyer,
Qui font de l'Angleterre une île grande et forte.

UN

REGARD EN ARRIÈRE

UN REGARD EN ARRIÈRE

—

A Daniel Bellet.

Mes plus chers souvenirs dorment dans un tiroir
De cèdre et de poirier sauvage : —
Sur de pieux trésors qu'en secret j'aime à voir,
Tout en débris mon cœur surnage.

Meuble sacré ! — Je l'ouvre avec recueillement
A certains jours marqués par un douloureux signe ;
Lorsque mes doigts sont purs, quand l'homme est assez digne
Pour ne rien profaner dans le passé dormant.

J'y reconnais, malgré le nombre des années,
Un pauvre bouquet d'autrefois,
Qui, de toutes ses fleurs depuis longtemps fanées,
Me rappelle un étang des bois;

Des branches d'éventail et des perles anciennes
Qui s'égrènent dans l'ombre au fil de leur collier,
Un mouchoir de batiste, à bords de valenciennes,
Et le nœud de ruban d'un tout petit soulier;

Confusément épars sur des lettres froissées,
Dont le papier mince a jauni,
Mouillé par l'eau de mer des longues traversées,
Ou que des larmes ont terni.

Une miniature ovale sur ivoire,
Me souriant du fond de son lointain passé,
Évoque, toute fraîche encor dans ma mémoire,
La merveilleuse image où rien n'est effacé.

Je baise un galon d'or de casquette marine : —
Un jeune officier de vingt ans,
Imberbe, à cheveux blonds, d'antique et fière mine,
M'apparait un jour de printemps,

Dans sa grande toilette à bord de son navire
(Pour épouser la Mort, qui lui visa le cœur),
Saluant d'un rapide et stoïque sourire
Sa lointaine patrie en expirant vainqueur. —

Où sont-ils, tant de chers et vaillants camarades
Partis au vol de leurs vaisseaux,
Tout gonflés d'espérance aux brises de nos rades?... —
Les tombes sont loin des berceaux.

Ils sommeillent épars à tous les points du globe,
Sous la neige des pins, le sable des palmiers,
Ceux que la Mort aveugle et sourde nous dérobe,
Et ce sont les meilleurs qui s'en vont les premiers.

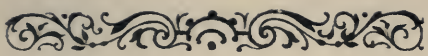
Est-ce que pour jamais elle nous les emporte?
N'est-il aucun rayon d'espoir?
Rien ne surgira-t-il de leur dépouille morte?
Ne devons-nous plus les revoir?

Ne sont-ils pas ailleurs destinés à revivre,
Par un souffle divin tôt ou tard ranimés?
Dans l'éternelle nuit, ah! j'aspire à les suivre,
S'ils ne peuvent rouvrir leurs pauvres yeux fermés.

Mais si le fil brisé plus loin se continue,
S'ils reviennent d'un froid sommeil,
Comme des naufragés dans une île inconnue,
Je veux renaître à leur soleil.

J'ai passé dans la vie ainsi qu'un somnambule,
Ignorant d'où je viens, ne sachant où je vais,
Déjà loin de l'aurore, et près du crépuscule,
Et marchant éveillé comme si je rêvais...

LA FUITE EN ÉGYPTE



LA FUITE EN ÉGYPTE

—

A Léon De Bellée.

J'AIME un petit tableau d'un vieux maître flamand : —
Sur le tablier bleu de la vierge Marie,
L'œil clos, mais souriant de sa bouche fleurie,
Repose, nimbé d'or, un blond Jésus dormant;

Et le bon saint Joseph, dont la barbe grisonne,
Vêtu comme un ancien marinier de Harlem,
Dans sa barque conduit l'enfant de Bethléem
Et la mère, une chaste et robuste Frisonne.

Où sont-ils?... Sur un bras de la Meuse, à Dordrecht.
Ses deux ailes en croix, un moulin près du fleuve
Tourne... et patiemment au fil des eaux s'abreuve,
Droite sur un seul pied, la cigogne au long bec.

Un lourd cheval de Gueldre, au chemin de halage,
Aidant la grosse voile où le vent s'arrondit,
Tire, naseaux fumants... la corde se raidit...
On aperçoit au fond le clocher d'un village.

Le maître a peint son œuvre en fervent chroniqueur. —
Qu'importent le pays, le costume ou l'époque,
Si, dans les souvenirs que son génie évoque,
On reconnaît sa main, sa lumière et son cœur?

MAITRES ANCIENS

MAITRES ANCIENS

—

A Louis de Ronchaud.

I

J'ADMIRE de plein cœur les peintres de Hollande
Qui, voyant la nature avec sincérité,
Restaient chez eux, trouvant leur patrie assez grande,
Et mouraient sous un ciel qu'ils n'ont jamais quitté.

J'aime surtout les fins et clairs paysagistes,
Dans les brumes du Nord maitres si lumineux! —
Ces profonds ingénus, humbles et grands artistes,
Assurément portaient une lumière en eux.

Bien peu leur suffisait : ils peignaient à leur guise
Un rayon de soleil s'arrêtant sur un pré,
Quelque moulin tournant de la Gueldre ou la Frise,
Un vieux hêtre d'automne au feuillage empourpré ;

Ou de profondes cours d'ancienne hôtellerie. —
Ruysdaël, Van der Heyden, Hobbéma, Van der Meer,
Comprenaient la nature, ou sévère ou fleurie,
Et les hameaux des bois et les villes de mer.

Comme elles s'enfuyaient leurs vastes plaines basses
Où, flairant l'air salin, le tranquille bétail
Pâture avec lenteur les hautes herbes grasses,
Dans le flot de verdure où trempe son poitrail ;

Où consultant des yeux l'atmosphère brumeuse
Qui s'éclaire dans l'Est, un grave ruminant
Regarde le soleil se lever sur la Meuse,
Dans les joncs et roseaux partout s'illuminant !

Et les maisons d'un port, dont les hautes rangées
S'éveillent à la fois dans le jour matinal,
Apparaissent au loin, clairement imagées,
Dans le calme et profond miroir d'un grand canal.

De vieux marins, fumant au seuil de leur cabane,
Qui, dans les mers du Sud, ont navigué longtemps,
Accompagnent des yeux dans le ciel diaphane,
Aux bords de l'horizon, les navires partants.

Partout le mouvement, la lumière et la vie,
L'idéal s'échappant de la réalité,
L'homme heureux de son être, et la bête ravie,
Dans un tout petit cadre où tient l'immensité.

II

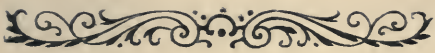
A peindre la forêt, la prairie ou la dune,
Les braves gens gagnaient de minces revenus.
Le plus grand nombre, hélas! ne faisait pas fortune,
Et quelques-uns d'entre eux expiraient inconnus.

Ils avaient travaillé simplement pour la gloire,
Mais la gloire pour eux venait longtemps après.
Leur nom comme un éclair illuminait l'histoire
Quand ils dormaient, depuis cent ans, sous les cyprès.

Qu'importe! — Ils avaient dit ce qu'ils avaient à dire,
En langage précis, pittoresque et charmant,
Dans quelque page heureuse où chacun pouvait lire,
En prenant une part de leur enchantement.

Ils avaient achevé dans une foi profonde,
Des œuvres de lumière et de joie et d'amour,
Léguant à l'avenir un petit coin du monde,
Qu'ils avaient éclairé d'un si merveilleux jour.

LA CHANSON DU PRINTEMPS



LA

CHANSON DU PRINTEMPS

Le hêtre a déployé ses larges parasols,
Abritant des oiseaux les familles heureuses,
Et, de loin revenus, les petits rossignols
Chantent leurs grands amours dans les forêts ombreuses.

Se déroulant sous bois comme un long ruban vert,
Les chemins sont feutrés de mousse et d'herbes fines.
Si tu veux parfumer ton corsage entr'ouvert,
L'aspérule odorante a des fleurs sans épines.

Tandis que les ramiers se font de chers aveux,
Haut bercés dans leurs nids, à voix basse et profonde,
Viens... tu pourras laisser librement tes cheveux
Frôler ton cou charmant de leur caresse blonde.

Nous irons voir jaillir, comme un flot d'argent pur,
L'eau courante en cascade à la source des Aulnes,
Où le myosotis baigne ses fleurs d'azur,
Et qui sert de miroir aux lavandières jaunes;

Et si nous avons soif, dans le vieux clos herbu
Que pâture à loisir le caprice des chèvres,
On boit un lait qui mousse... et quand tu l'auras bu,
J'essuierai d'un baiser la crème de tes lèvres.

En revenant, le soir, nous franchirons un gué,
A l'heure où, dans les joncs, le soleil se dérobe. —
Si ton cher petit pied de femme est fatigué,
Mes bras te passeront, sans y mouiller ta robe.

La nuit tu dormiras d'un sommeil de printemps,
La bouche épanouie, et comme ouvrant l'oreille
A de lointains échos de rossignols chantants,
Entendus par le cœur même quand on sommeille.

Je e verrai dormir, et rien n'est si charmant
Que tes grands cheveux blonds, qui te voilent comme Ève ;
Je croirai contempler la Belle au Bois Dormant,
Qui suit, les yeux fermés, le fil d'or de sou rêve;

Mais ces beaux yeux fermés, quand tu les rouvriras,
Le bienheureux fervent qui t'aime et qui t'admire,
Bénira ton réveil... Car tu lui donneras
Et ton premier regard et ton premier sourire.

BEETHOVEN
ET REMBRANDT

BEETHOVEN ET REMBRANDT

—

A Charles Blanc.

I

Beethoven et Rembrandt, tous deux nés sur le Rhin,
Dans leur mystérieuse et profonde harmonie,
Vibrent d'accord. — Un sombre et lumineux Génie
Leur a touché le front de son doigt souverain.

Ces deux prédestinés ont des similitudes : —
Quelque chose de fier, de sauvage et de grand,
Marque pour l'avenir Beethoven et Rembrandt,
Ennemis naturels des hautes servitudes.

De leur temps, ils passaient pour des hallucinés : —
L'un voyant tout en or dans une chambre noire,
L'autre écoutant des voix au fond de sa mémoire,
Comme les Enchanteurs et les Illuminés.

Mais qu'importe ! — Chez eux rien qui se mésallie. —
Ils ont aimé toujours leur grand art d'amour pur.
S'ils n'ont rien modulé sur un ton bleu d'azur,
C'est qu'ils n'ont pas connu la Grèce ou l'Italie.

Rembrandt peignait de fiers et sombres cavaliers
Sous feutre à larges bords ou toque à riche plume,
A l'aise dans un ample et merveilleux costume,
Sans raideur, à la fois graves et familiers ;

Bourgmestres et syndics, honnêtes personnages
Dont la barbe caresse un grand col rabattu,
Des gens de haute mine et d'austère vertu,
Trouvant la poésie au fond de leurs ménages ;

Ou marins revenus d'un voyage au long cours,
Des tempêtes du Cap, des îles de la Sonde,
Dans leur pays de brume, au bout de l'Ancien Monde,
Rejoignant au foyer de sérieux amours.

Aux magiques lueurs de sa chaude lumière,
Les pauvres, les souffrants, les humbles, les petits,
Miraculeusement des ténèbres sortis,
Vivaient transfigurés dans leur beauté première.

II

Mais, planant au-dessus des misères communes,
En oiseaux de haut vol, les grandes infortunes
Tombent de préférence au foyer des élus,
Sans que personne ait pu les voir ou les entendre, —
Et d'un large coup d'aile éparpillent la cendre
Sur la braise qui meurt... et ne s'éveille plus.

Pour quelques-uns, surtout, l'épreuve est longue et rude,
Quand autour de leur nom se fait la solitude,
Froide à glacer le cœur, à troubler la raison ;
Et le soir de la vie est profondément triste

Quand, regardant coucher sa gloire, un vieil artiste
Quitte son atelier, son lit et sa maison.

Insolvable, Rembrandt vit passer aux enchères
Ses meubles, ses tableaux, ses œuvres les plus chères,
Dans les sordides mains des fripiers de l'Amstel;
Et vierges, sous des yeux profanes, ses eaux-fortes,
Comme aux souffles d'hiver un tas de feuilles mortes,
S'en aller pêle-mêle aux quatre vents du ciel.

Lui ne remporta rien, rien que sa foi robuste
Dans l'art. — Sans murmurer contre un verdict injuste,
Contre les temps mauvais, contre le siècle ingrat,
Loin du monde, oubliant sa trace disparue,
Il se réfugia dans une étroite rue
Des vieux quartiers perdus au nord du ROZENGRACH

Et là continuant de graver ou de peindre,
Jusqu'à l'heure où le jour achevait de s'éteindre,
Envahi lentement par les brumes du soir,
Lorsque le ciel était sans lune et sans étoiles,
Il souriait dans l'ombre aux lueurs de ses toiles,
De la nuit ténébreuse éclairant le fond noir.

III

Beethoven a payé chèrement son génie : —
On comprend aujourd'hui sa tristesse infinie,
Tout ce que dans son cœur il a dû refouler ;
La blessure poignante, invisible et profonde,
Qu'il trainait à l'écart, en fuyant loin du monde,
En étouffant des pleurs qui n'avaient pu couler.

Pâtres et chevriers voyaient avec surprise,
Sous les ardents soleils, sous la pluie ou la bise,
Passer cet éternel et singulier marcheur,
Laissant au gré du vent flotter sa houppelande
Comme le Juif-Errant de l'antique légende,
Toujours seul, et le teint bruni comme un faucheur.

Les familles d'oiseaux dans leurs nids réveillées
Tressaillaient à la fois sous les claires feuillées,

Avec leurs cris d'appel et leurs chansons d'amour.
Et, reprenant en chœur toutes ses voix bénies,
Le printemps répétait ses grandes symphonies...
Beethoven n'entendait plus rien... Il était sourd!...

Sourd à toutes les voix, sourd à tous les murmures,
Au vent frais du matin dans les hautes ramures,
Aux bruits mystérieux des sources dans les bois,
Au battoir cliquetant des petites laveuses,
Sur le miroir des eaux souvent toutes rêveuses,
Qui battaient, qui chantaient, qui rêvaient à la fois.

Quand l'orgue, ouvrant le jeu de ses masses chorales,
Éclatait sous la nef des vieilles cathédrales,
Sonores jusqu'au fond de leurs caveaux dormants,
Le pauvre dieu martyr en vain prêtait l'oreille :
A peine croyait-il entendre un vol d'abeille,
Une rumeur confuse en ses bourdonnements.

Obsédé par un sombre et décevant problème,
Beethoven écoutait longuement en lui-même
Un lointain souvenir d'anciens échos perdus;
A l'heure où le soir tombe, ou quand le jour se lève,
Marcheur silencieux, il renouait en rêve
De merveilleux accords autrefois entendus.

Nous avons le secret de ses larmes fécondes :
Sa joie et sa douleur sont deux sources profondes
Où s'abreuvent sans fin tous les cœurs altérés...
Ses plus riches éclairs jaillissent des ténèbres,
Comme un *Alleluia* sorti des chants funèbres,
Jetant son cri de gloire aux plus désespérés.

BARRA

BARRA

—

A Sully Prudhomme.

MÈRE, n'entends-tu pas des fanfares qui sonnent,
Et des bruits de tambours?
— Non, c'est le vent du soir...
Sur le bord du chemin les vieux ormes frissonnent...

Mère, on voit sur Paris flotter le drapeau noir,
En signe de grand deuil, aux tours de Notre-Dame...
Je partirai... La France aujourd'hui nous réclame.
De la frontière, il faut qu'on chasse l'étranger.
Je veux défendre aussi la Patrie en danger.

— A ton âge, partir... Ah ! je n'y pensais guères.
N'es-tu pas de beaucoup trop jeune, pauvre enfant?...
Tu n'es pas assez fort pour de si rudes guerres.
— Aimerais-tu mieux voir l'ennemi triomphant?

Sur la Meuse, le Rhin, la Sambre, la Moselle,
Les montagnes, les bois, les champs sont envahis.
C'est un flot débordant sur le nord du pays,
Et la France demain ne sera plus chez elle.

Jeunes, vieux, grands, petits, ouvriers, paysans,
A la hâte s'en vont... tout le monde s'enrôle.
A mon âge, un fusil n'est pas lourd sur l'épaule.
Pour faire son devoir, on est homme à treize ans.

Autrefois Jeanne d'Arc, une fille, est partie
Alors que nous étions dans un danger pareil
(On croyait, m'as-tu dit, la France anéantie.)
Simplement de son cœur elle avait pris conseil.

Le canon de Paris porte à cinq et six lieues.
Ma mère, cette fois, j'ai très bien entendu.
Sa rude et grosse voix fait appel aux banlieues.
Sourdement en plein cœur le coup m'a répondu.

— Oui, mon fils, en effet, c'est le canon qui gronde.
Tu partiras plus tard..... reste encore avec moi.
Il en est pour la guerre assez d'autres sans toi...

— Mère, pourquoi pleurer? Tu n'es pas seule au monde.
Nous sommes trois enfants; il t'en restera deux.
Et, l'ennemi vaincu, je reviens auprès d'eux.

Mère, n'entends-tu pas des refrains militaires?
(Au jour du grand combat, j'en veux prendre ma part,)
Ce sont des bataillons de jeunes volontaires
Qui vont dans l'espérance et chantent le départ.

Et tout chaud de baisers, et tout baigné de larmes,
Étreint dans un dernier et fol embrassement,
A la mère le fils s'arracha brusquement
Pour emboiter le pas du soldat sous les armes.

II

Tous ne combattaient pas aux clartés du soleil,
Et dans l'enivrement de ces chaudes journées
Où la poudre, qui monte en immenses traînées,
Fait planer sur les morts son nuage vermeil.

On allait au péril en Bretagne, en Vendée,
Dans les sombres fourrés du Maine et de l'Anjou,
Par de profonds chemins fuyant on ne sait où,
Pays de gens armés pour une vieille idée,

Qui pouvaient à loisir fusiller le passant
Dans les sentiers perdus de leur vallée ombreuse.
La résistance était sauvage et ténébreuse.
L'homme en sabots, chez lui, tenait... un contre cent.

Le service était rude aux guerres d'embuscades
Sous le terrible feu des Vendéens cachés,
Dans la haute bruyère à plat ventre couchés...
L'une après l'autre avaient disparu nos brigades.

Vinrent les bataillons des Enfants de Paris,
Qui marchaient pour la France et pensaient à leur mère.
Nous étions en décembre (on disait : en frimaire)
Sous un ciel de l'Ouest, humide, froid et gris.

Néfastes souvenirs de nos guerres civiles!
On n'avait pas le choix du ciel ou du terrain.
Le Bocage, la Plaine et le Pays marin,
Tout s'insurgeait..... les bourgs, les hameaux et les villes.

Ne trouvant pas le sabre ou le fusil trop lourd
(La jeunesse d'alors était vite formée,)
Depuis un an Barra marchait avec l'armée,
Déchirant la cartouche ou battant du tambour.

« Nous sommes entourés par de vieux chefs de bandes,
Dit, un soir, aux soldats, l'officier commandant.
Nous leur échapperons, mais nos tambours aidant...
Ils battront dès l'aurore, à travers bois et landes,

Le ralliment... Si l'ordre est bien exécuté,
L'ennemi nous croira plus nombreux que nous sommes..
Nous gaguerons du temps... Il nous viendra des hommes
Il me faut des tambours de bonne volonté. »

Barra fut le premier. — « Toi, mon cher petit brave,
Qui veux être à l'honneur, va, comme tu voudras.
Tu feras ton devoir, et tu nous sauveras.
Tu comprends ? — J'ai compris, » dit l'enfant d'un ton grave.

Chacun fut à son poste. — Aussitôt que le jour
Parut au bas du ciel, comme une blanche raie,
Sous les vieux arbres noirs d'une châtaigneraie,
L'enfant, d'un bras nerveux, réveilla son tambour.

III

Et le voilà parti... Les tambours sont en marche,
Tous ensemble au départ, mais bientôt dispersés,
Et, d'après leur consigne, allant à pas pressés,
Tantôt tournant un pont dont on a brisé l'arche,

Se frayant une route aux lisières des bois,
Ou coupant le brouillard au travers des prairies,
Ou longeant des enclos de vieilles métairies,
Et montant le calvaire où se dresse une croix.

L'enfant ne voit partout que des maisons fermées
En plein jour... on dirait que tous les habitants
A la fois sont partis, et depuis très longtemps...
Tous les volets sont clos, et les toits sans fumées.

Le soleil est voilé, les chemins sont déserts...
Aux terres de labour se rouillent les charrues,
Et les filles des champs sont toutes disparues...!
Mais voici qu'une cloche a parlé dans les airs...

Une autre lui répond... puis une autre pareille,
Et de la tour voisine, et d'un clocher lointain,
Qui tintent dans la brume épaisse du matin...
Et dans chaque paroisse une cloche s'éveille...

S'appelant dans un ciel gris comme à la Toussaint,
Les cloches du pays sont toutes ébranlées,
Jetant leur glas funèbre aux versants des vallées...
Jamais n'a retenti plus effrayant tocsin.

IV

Mais frappant son tambour qui vaillamment résonne,
Et réplique au tocsin par un long roulement,
Tout seul à travers bois, avec étonnement,
Barra s'en va très loin sans rencontrer personne.

Il n'avait pas compté sur les profonds ravins
D'où, l'écoutant venir, épiant son allure,
Les gens à veste courte, à longue chevelure,
L'attendaient... Ils sont là soixante ou quatre-vingts.

Sans aucun temps d'arrêt dans la marche suivie,
Et comme s'il n'avait rien vu, rien entendu,
Barra va toujours droit, comme un enfant perdu...
Par avance il a fait bon marché de sa vie.

Une première balle a brisé le tambour
Du petit volontaire aux épaulettes rouges.
« Baise le drapeau blanc... Rends-toi... Feu, si tu bouges, »
Dirent les Vendéens se ruant à l'entour.

Barra n'eut qu'un seul cri : « Vive la République! »
Presque aussitôt l'éclair d'une amorce a flambé,
Et voici que l'enfant chancelle... Il est tombé,
Frappé de bas en haut par une balle oblique.

Quand sur le baudrier le sang vint à jaillir,
Alors, comme d'instinct, tous les bras se levèrent,
Et fourche et baïonnette à la hâte achevèrent
Le héros de treize ans qui mourait sans faillir.

L'enfant grêle, aussi blanc qu'une petite fille,
Souriait, encor fier, dans son dernier repos...
Et les Chouans émus levèrent leurs chapeaux,
Car presque tous étaient des pères de famille...

Pris d'un profond respect pour le mort triomphant,
Le chapelet en main, les Blancs s'agenouillèrent,
Au signe de la croix, et des yeux se mouillèrent...
Le soir, au camp des Bleus, on rapporta l'enfant.

Et l'on fit à Barra de belles funérailles,
Ainsi qu'aux généraux qui gagnent des batailles; —
Et, rêvant dans la brume à de futurs soleils,
Les plus vieux grenadiers revenus de Mayence,
Œil et fusil baissés, reprenaient confiance
En laissant l'avenir à des enfants pareils.

DEUXIÈME PARTIE

Paysages de Mer

ET

FLEURS DES PRÉS

Poèmes couronnés par l'Académie française.

A GRANVILLE

A GRANVILLE

—

A Madame Alphonse Daudet.

Une petite Granvillaise,
Ayant au plus neuf ou dix ans,
Au pied de la haute falaise
Regarde écumer les brisants.

Assez pauvre est sa robe noire,
Mais les cheveux, éblouissants,
Ont des reflets d'or et de moire
Dont s'émerveillent les passants.

Elle a pleuré jeune : on devine,
Au regard fixe de son œil,
Que, déjà grave, l'orpheline
Comprend la grandeur de son deuil.

Aux humbles cœurs la rude épreuve : —
A bord d'un trois-mâts baleinier,
Le père, au nord de Terre-Neuve,
S'est perdu, le printemps dernier;

Et la mère s'en est allée,
Également en pays froid,
Sous un peu de terre foulée,
En gardant la bague à son doigt.

Pauvre petite robe noire! —
Elle me dit : « A la maison,
La mère-grand n'y veut pas croire;
Le cœur a troublé sa raison.

« Elle est assise sur la grève,
Près du grand chien de Miquelon,
Qui tantôt pleure, et tantôt rêve,
Trouvant que le voyage est long.

« Toujours la sainte femme espère
Et fait, le soir, une oraison,
Afin que le trois-mâts du père
Surprenne l'aube à l'horizon.

« A chaque voile de navire :
C'est lui qu'on aperçoit là-bas. »
Et moi je n'ose pas lui dire :
« Je sais qu'il ne reviendra pas. »

SOUS LES TROPIQUES

SOUS LES TROPIQUES

BERCEUSE

—

A Paul de Saint-Victor.

I

Le capitaine dort d'un calme et frais sommeil,
A l'heure où la nuit s'illumine.
La lune, à son zénith, jette un ruban vermeil
Par le travers de sa cabine.

Il a donné la route au maître timonier :
Le navire est très loin des côtes,
Toute sa toile au vent, grand et petit hunier,
Et papillons des flèches hautes.

Dans l'hémisphère austral, le rapide vaisseau,
A pleine brise arquant ses voiles,
S'allonge sur la houle et va comme un berceau
Qui roule sur un fond d'étoiles.

Le capitaine dort, mais à quoi rêve-t-il?
Où s'oriente sa pensée,
Quand son fin taille-mer, vers l'Europe en droit fil,
Poursuit sa marche cadencée?

Est-ce un rêve de cœur? est-ce un rêve d'argent?
Dans cette vie à l'aventure,
Sous tant de ciels divers, l'homme le moins changeant
Est une étrange créature.

Du golfe de Bengale à la terre de Feu,
Depuis vingt ans il court le monde,
Avec pertes ou gains, s'inquiétant fort peu
Que la terre soit plate ou ronde.

Exportant le café, le sucre, l'indigo,
Et de gros chargements d'épices,
Il a fait, en allant du Brésil au Congo,
De très honnêtes bénéfices.

Fernando-Po, le cap Lopez, San-Salvador,
Où fourmille la race noire,
Tous ces beaux noms d'Afrique ont des tintements d'or :
C'est un pays d'or et d'ivoire.

S'il a pris, une fois, un stock de négrillons,
Profitant d'une rare aubaine,
C'était à fond de cale... et tous les pavillons
Ont respecté son bois d'ébène.

Pour les bois de teinture et les bois de senteur,
Les bois sanguins et les bois jaunes,
Combien de fois a-t-il repassé l'équateur,
Narguant la fièvre et les cyclones !

Il s'est aventuré jusqu'aux îles d'Arrou,
Pour y chercher la noix muscade
Et des paradisiers, dans un creux de bambou,
En grand costume de parade.

II

Mais on n'a pas en vain si longtemps navigué
Dans les caprices de la houle,
Eût-on le corps de fer, sans être fatigué.
Voici bientôt vingt ans qu'il roule.

Il rêve d'une bonne et solide maison,
Sur un sol ferme bien assise,
Où rien ne bouge au vent, ni porte, ni cloison,
Toute en granit, comme une église.

Au pays avranchin, tout près de Pontorson,
Le capitaine en connaît une
Que pour lui s'est bâtie un fin maître maçon,
Entre la Sée et la Sélune.

La maison lui plairait : on ne construit pas mieux.
Si l'immeuble n'est pas à vendre,
Il garde un riche espoir, car il n'est pas trop vieux,
Et pourrait faire un très bon gendre.

Le capitaine dort d'un merveilleux sommeil
Que le roulis berce et prolonge.
Il voit sa Normandie au lever du soleil,
Et toute verte, dans un songe.

Une fenêtre haute où de bleus liserons
S'enroulent à des capucines,
Vient de s'ouvrir joyeuse à deux bras nus et ronds
Sortant de leurs dentelles fines.

C'est là. — La belle fille écoute au loin mugir
Ses bœufs épars dans la prairie,
Et chanter à plein cœur, voyant le ciel rougir,
Tous les coqs de sa métairie.

D'autres leur ont écho. — Réveillé brusquement,
Et l'oreille encore assourdie,
Le capitaine rit de son étonnement :
C'est un vrai coq de Normandie

Qu'il a paisiblement laissé vivre à son bord,
Et qui, voyant un coin d'aurore,
En regardant la mer par le trou d'un sabord,
Chante une aubade à voix sonore.

Mais naviguant sans voir une terre approcher,
Parfois le chanteur se demande
Quand jaillira des eaux la pointe d'un clocher?
Et pourquoi la mer est si grande!

PRIEUSE

PRIEUSE

—

L'ÉGLISE est en lumière, et l'orgue des grands jours
Prélude avec lenteur. — La foule émerveillée
Écoute la voix grave, et s'est agenouillée
Dans un frémissement de soie et de velours.

Les vitraux, racontant des scènes hébraïques
Où sont peintes les fleurs des moissons et des prés,
Promènent des bleuets et des pavots pourprés
Sur les dalles du chœur aux riches mosaïques.

Dans les parfums d'encens, de myrrhe et de benjoin,
Je lis discrètement tes plus chères pensées,
Belle prieuse blonde, aux paupières baissées
Et les deux mains en croix... Ton pauvre cœur est loin...

Au delà du tropique... à sept ou huit cents lieues,
Tes mirages d'espoir seraient-ils décevants?
Le navire là-bas marche avec de bons vents.
Toute sa toile porte et les vagues sont bleues.

Les sons religieux, largement répandus,
Font pleuvoir à torrents leur musique sacrée
Dans ta petite oreille à la conque nacrée,
S'ouvrant comme une fleur sous tes cheveux tordus.

C'est un *Alleluia* dont les voix sont en fête.
Pourquoi pâlir avec de longs tressaillements?
L'orgue tient renfermés ses tonnerres dormants,
Et rien n'éveillera ses éclairs de tempête.

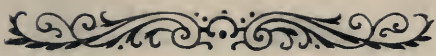
Les montagnes du Cap, fantômes alarmants,
Sont en fuite à l'arrière, et, sur les eaux calmées,
La Croix du Sud, penchant ses étoiles charmées,
Regarde miroiter ses quatre diamants.

Bien qu'un peu fatigué par les mers des deux mondes,
Le navire poursuit bravement son chemin,
Filant ses trois cents nœuds du jour au lendemain,
Et lancé dans l'écume à voiles toutes rondes.

A droite il a laissé les îles du Cap-Vert. —
Des parfums d'orangers et de vignes fleuries
Déjà lui sont venus au vent des Canaries,
Et des oiseaux d'Espagne à vol tout grand ouvert.

A ses fuseaux divins tournant l'or et la soie,
La Providence garde aux sérieux amours,
Comme les tiens, un fil enchanté de longs jours. —
Tu n'as plus à verser que des larmes de joie.

REFUGE



REFUGE

—

A Madame Amélie Hayem.

En cheminant de Vire à Saint-Aubin-des-Bois, —
Même longtemps après que la pomme est gaulée, —
On trouve un bon refuge, à l'abri des vents froids :
Un vieux hameau normand dans son creux de vallée.

Le pays est profond. — Le ciel noir des hivers
Inquiète fort peu la belle vache rousse
Qui s'en va pâturant tout du long ses prés verts,
Où, pour l'œil et la dent, à souhait l'herbe pousse.

Le chêne est bronzé d'or par l'adieu des soleils.
Jusqu'aux printemps futurs la feuille reste aux branches
L'aubépine et le houx portent des fruits vermeils;
Le gui des peupliers, de grosses perles blanches.

Dans la brume éveillés, rouge-gorge et pinson,
Conservant un cœur chaud sous la feuille flétrie,
Savent, à voix d'argent, redire leur chanson.
Ils sont trop bien chez eux pour changer de patrie.

Et souvent, dès l'aurore, un petit chevrier
Reconnaît au parfum, sous son toit de vieux chaume,
Une fleur qui n'a pas attendu février
Pour éclore... déjà la violette embaume.

LISEUSE

LISEUSE

—

I

Des neiges de la nuit toute la terre est blanche,
Et nos cloches d'église ont perdu leur voix franche :

De près on croit entendre un Angélus lointain
Qui se gèle dans l'air, mat comme un son d'étain.

Les peupliers transis, en deux longues rangées,
Grelottent sans reflet au bord des eaux figées.

Pas une aile d'oiseau sur le fond gris du ciel. —
On a le frisson noir d'un hiver éternel.

II

Mais qu'importe la bise et les neiges tombées,
Quand l'âtre est réjoui par de claires flambées?

Les rafales de neige aux vitres grésillant
Font éclater de rire un grand feu pétillant.

Puisqu'un si rude hiver nous tient en quarantaine,
Nous relirons Joinville et notre La Fontaine.

Ces merveilleux conteurs, immortels Champenois,
Sont de très chauds amis dans la rigueur des froids.

O liseuse à voix d'or, avec ces purs génies,
Tu nous enchanteras de légendes bénies.

Tu comprends le poète et le vieux chroniqueur
Qui gardaient simplement la jeunesse du cœur.

Et puis... n'avons-nous pas à nous deux quelque chose
Que jamais ne diront ni les vers, ni la prose;

Et qui ne peut mourir, quand s'éteindrait le jour:
— C'est un rayon sacré d'iualtérable amour.

LES BERCEAUX

LES BERCEAUX

—

A Madame Maurice Richard.

La vie est ainsi faite. On dit : « Le monde est grand. »
On a, comme l'oiseau, des instincts d'émigrant,
On voudrait en un jour voir l'Europe et l'Asie.
Les ailes font défaut : « Prenons voile et vapeur.
Nous fréterons un brick ou quelque bon clipper,
Qui nous emporte au gré de notre fantaisie.

« Nous cueillerons en Chine, au bord du fleuve Amour,
La fleur du Nélumbo; puis nous ferons le tour,

Par le chemin des eaux, de notre vaste monde.
Nous verrons l'Archipel où les paradisiers
S'enivrent en mangeant la noix des muscadiers; —
Et les grands papillons des îles de la Sonde.

« Dans les chaudes clartés d'un ciel oriental,
Nous verrons s'élargir le cèdre horizontal,
Sur de riches fonds d'or étageant ses ramures;
Tandis qu'à son réveil, la brise du matin
S'y complaît à rythmer, comme un orgue lointain,
En sons religieux ses plus graves murmures.

« Sous des vents réguliers pour le navigateur,
Nous changerons de ciel en coupant l'équateur.
Nous doublerons le Cap avec toutes nos voiles;
Et dans la nuit sereine, au large, on pourra voir
La Croix du Sud jaillir de l'immense miroir
De la mer... où rayonne un crucifix d'étoiles.

« Nous partirons en mai, quand les arbres sont verts. »
Mais les printemps s'en vont, ainsi que les hivers,
Et le départ s'ajourne. — Un soir on se marie.
On fait en souriant l'heureux nid conjugal,
Et l'homme aux grands projets reste au pays natal,
Penché sur le berceau de Paul ou de Marie.

Dans l'oubli de soi-même, on écoute, penseur,
Et l'oreille charmée, un vieux refrain berceur
Qu'à ses beaux endormis chante la jeune mère.
A cette voix émue, au timbre musical,
Cadencée en sourdine... on est patriarcal
Comme aux temps merveilleux de la Bible et d'Homère.

PRINTEMPS

PRINTEMPS

—

A Adolphe Magu.

Les amoureux ne vont pas loin :
On perd du temps aux longs voyages.
Les bords de l'Yvette ou du Loing
Pour eux ont de frais paysages.

Ils marchent à pas cadencés
Dont le cœur règle l'harmonie,
Et vont l'un à l'autre enlacés
En suivant leur route bénie.

Ils savent de petits sentiers
Où les fleurs de mai sont écloses;
Quand ils passent, les églantiers,
S'effeuillant, font pleuvoir des roses.

Ormes, frênes et châtaigniers,
Taillis et grands fûts, tout verdoie,
Berçant les amours printaniers
Des nids où les cœurs sont en joie:

Ramiers au fond des bois perdus,
Bouvreuils des aubépines blanches,
Loriots jaunes suspendus
A la fourche des hautes branches.

Le trille ému, les sons flûtés,
Croisent les soupirs d'amoureuses:
Tous les arbres sont enchantés
Par les heureux et les heureuses.

GRANDES EAUX

GRANDES EAUX

—

A Charles Deulin.

Elle sort de son lit, la Marne aux eaux boueuses.
Les saules ébranchés que l'on voit sur deux rangs,
Pris dans le tourbillon jaunâtre des courants,
Marquent les anciens bords de leurs têtes noueuses.

Sous les arches des ponts, les eaux, de temps en temps,
Enchevêtrent, parmi leurs épaves confuses,
De vieux arbres tombés en longs débris flottants,
Et des barres de vanne et des pales d'écluses.

De brouillards persistants tout le ciel embrumé
Garde depuis un mois son voile gris de cendre :
On ne peut, au travers du grand rideau fermé,
Voir les soleils d'hiver ni monter, ni descendre.

On entend de fort loin des cygnes migrateurs,
Tout désorientés, dont les bandes sauvages
Délibèrent sans doute à d'immenses hauteurs,
Accélérant leur vol pour de plus chauds rivages.

Quelques rares oiseaux restés dans le pays,
Mésanges et bouvreuils, consternés du déluge,
Recherchent, en dehors des terrains envahis,
Un buisson de hasard comme dernier refuge.

De l'horizon la nuit fait brusquement le tour :
Deux ou trois peupliers, une flèche d'église,
Apparaissent encor dans un reste de jour,
Mais bientôt tout s'efface, et plus âpre est la bise.

Et de la tête aux pieds je frissonne en songeant
Que, sur les grands chemins de notre froide terre,
Grelottent de petits bohèmes voyageant,
Pour qui déjà la vie est un navrant mystère.

Ils plongent dans la nuit un triste et long regard,
En quête d'une ferme ou d'une hôtellerie :
Trouveront-ils un coin d'étable ou de hangar,
Comme un soir de Noël, le fils blond de Marie ?

GRÈVES NORMANDES

GRÈVES NORMANDES

—

A Alphonse Lemerre.

Ce soir, la pleine lune éclaire notre monde.
De l'abime des flots elle sort large et ronde.
Presque au ras de la mer, elle est rouge d'abord :
Mais son orbe jaunit, et la grande marée
Dans son rayonnement monte en houle dorée,
Et roule ses lueurs jusqu'aux grèves du bord.

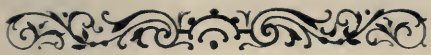
On voit comme en plein jour sur la courbe des plages
Les dernières maisons des bourgs et des villages,

Villages de marins et de pêcheurs normands.
Les enfants sont couchés dans le charme des rêves :
Ce long bruit cadencé du flot qui bat ses grèves
Semble un chant de berceuse aux chers petits dormants.

Un vent tout parfumé m'apporte des prairies,
Où les reines des prés restent longtemps fleuries,
Quelque chose à la fois de suave et d'amer ;
Tandis qu'un grand troupeau, débouchant des vallées,
Mêle une odeur d'étable aux effluves salées
Qui montent, jour et nuit, des embruns de la mer.

J'aime à vous retrouver, grèves de Normandie,
Où travaille une race âpre au gain, mais hardie,
Fille des conquérants qui vinrent les premiers,
Sous les pommiers en fleurs que le roi Charlemagne
Avait plantés pour eux en revenant d'Espagne,
Se faire un paradis au pays des pommiers.

RETOUR



RETOUR

—

A Alex. de Bertha.

L'ABSENT qu'on n'osait plus attendre est revenu.
Sans bruit il a poussé la porte.
Son chien, aveugle et sourd, au flair l'a reconnu,
Et par la grande cour l'escorte.

L'enfant blond d'autrefois est un homme aujourd'hui.
Par delà l'Équateur sa trentaine est sonnée,
Et voilà bien dix ans qu'on n'a rien su de lui.
Par les soleils de mer sa peau rude est tannée.

Du vieux perron de pierre il monte l'escalier.
Les fleurs d'un chèvrefeuille antique
Versent, comme autrefois, leur baume hospitalier
Au seuil de la maison rustique.

Il hésite, il a peur, quand son pied touche au seuil.
C'est un pressentiment funèbre qui l'arrête :
Qui va-t-il retrouver? les siens portant son deuil,
Ou des êtres nouveaux dont le cœur est en fête?

On l'aperçoit d'abord : — « Quel est cet étranger
Qui chez les autres se hasarde
Sans éveiller la cloche, et semble interroger
Si gravement ceux qu'il regarde? »

Servantes et valets ne le connaissent pas,
Mais la maîtresse, assise et près du feu courbée,
Se lève toute droite et lui tend ses deux bras.
En étouffant un cri de mère elle est tombée.

VILLE. DE MER

VILLE DE MER

—

A M. Désiré Nisard.

Les goëlands de neige aux plumes diaphanes
Rasent le vert miroir tranquille des eaux planes,
Surpris d'y rencontrer tant d'oiseaux ressemblants.
Ils se croisent nombreux comme des hirondelles,
Mêlant un cri de joie à leurs virements d'ailes,
Avec l'or du soleil dans leurs tourbillons blancs.

C'est un matin d'hiver où plus d'un grand navire,
De toute sa hauteur, complaisamment se mire

Dans le flot de marée aux longs remous dormants;
Fier d'y revoir sa coque et sa fine mâture,
Et de lire son nom, bien écrit en peinture,
Blanc sur fond noir, qui tremble à ses miroitements.

Et la petite barque à gracieuse allure,
Comme une aile d'oiseau manœuvrant sa voilure,
Regarde, en dessous d'elle, aux profondeurs de l'eau,
Les maisons de granit à hautes cheminées
Où de ses bons marins les familles sont nées :
— C'est une claire image en mer de Saint-Malo;

Par un jour de Noël. — Les cloches ébranlées
Sur les flots et la grève épandent leurs volées;
Villes, bourgs et hameaux sont tous carillonnants:
Saint-Servan, Saint-Briac et Saint-Méloir-des-Ondes
Font tressaillir en chœur dans leurs fosses profondes
Les os déjà poudreux des vieux saints bretonnants.

LA BATAILLE

LA BATAILLE

A Léo Joubert.

La-bas, vers l'horizon du frais pays herbeux
Où la rivière, lente et comme désœuvrée,
Laisse boire à son gué de longs troupeaux de bœufs,
Une grande bataille autrefois fut livrée.

C'était, comme aujourd'hui, par un ciel de printemps.
Dans ce jour désastreux, plus d'une fleur sauvage,
Qui s'épanouissait, flétrie en peu d'instants,
Noya tous ses parfums dans le sang du rivage.

La bataille dura de l'aube jusqu'au soir ;
Et, surpris dans leur vol, de riches scarabées,
De larges papillons jaunes striés de noir
Se traînèrent mourants parmi les fleurs tombées.

La rivière était rouge : elle roulait du sang.
Le bleu martin-pêcheur en souilla son plumage;
Et le saule penché, le bouleau frémissant,
Essayèrent en vain d'y trouver leur image.

Le biez du Moulin-Neuf en resta noir longtemps.
Le sol fut piétiné; des ornières creusées;
Et l'on vit des bourbiers sinistres, miroitants,
Où les troupes s'étaient hardiment écrasées.

*
* *

Et lorsque la bataille eut apaisé son bruit,
La lune, qui montait derrière les collines,
Contempla tristement, vers l'heure de minuit,
Ce que l'œuvre d'un jour peut faire de ruines;

Pris du même sommeil, là gisaient par milliers,
Sur les canons éteints, les bannières froissées,
Épars confusément, chevaux et cavaliers
Dont les yeux grands ouverts n'avaient plus de pensées.

On enterra les morts au hasard... et depuis,
Les étoiles du ciel, ces paisibles veilleuses,
Sur le champ du combat passèrent bien des nuits,
Baignant les gazons verts de leurs clartés pieuses;

Et les petits bergers, durant bien des saisons,
En côtoyant la plaine où sommeillaient les braves,
Dans leur gosier d'oiseau retenant leurs chansons,
Suivirent tout songeurs les grands bœufs aux pas graves.

TROISIÈME PARTIE

Soirs d'Hiver

ET

De Printemps

DORMEUSE

DORMEUSE

—

I

Chère petite fée, en toilette de nuit,
Sous le rayon discret d'une lumière amie,
Elle respire en paix, blonde heureuse endormie. —
Dans l'âtre un feu d'hiver se consume sans bruit. —

La flamme a disparu, mais les braises mourantes,
Qui charment les bonheurs tranquilles des longs soirs,
Trouvent un rouge écho dans les profonds miroirs,
Et jettent, par instant, quelques lueurs errantes

A d'antiques pastels, aux robes à paniers
Des belles d'autrefois, jeunes femmes poudrées,
Dans leur ovale d'or à grand luxe encadrées,
Portant lèvres en fleur et regards printaniers.

La braise avec lenteur, par la cendre étouffée,
Répand mystérieuse un vague demi-jour.
Il est capitonné comme un vrai nid d'amour,
Le calme intérieur de ma petite fée.

De ses grands cheveux d'or, échappés à torrents,
Sa blanche épaule ronde est parfois inondée,
Tandis qu'un flot discret de batiste brodée
Suit d'un paisible accord les deux seins respirants.

Dans le merveilleux rêve où la femme est plongée,
Sa bouche heureuse, ouverte au souffle du sommeil
Laisse voir à demi, dans un écrin vermeil,
De ses petites dents la parfaite rangée.

II

« Dors en paix, dors en paix, ma belle et chère blonde,
« Toi qui seule peut-être ignores ta beauté,
« Dors en paix, loin des bruits tumultueux du monde.
« Dors en paix dans les fleurs de ton rêve enchanté. »

Mais qui suivra le fil mystérieux des rêves?
Le sourire s'efface et le front s'est plissé.
(Le flot d'azur baignant le sable fin des grèves
S'assombrit dès qu'au ciel un nuage a passé).

Où s'égare l'esprit de la pauvre songeuse?...
La narine inquiète et le sourcil froncé,
Elle a flairé dans l'air quelque brise orageuse.
Son féerique bonheur d'un souffle est renversé.

En se parlant tout bas, d'une voix qui sommeille,
Cherchant à rassembler des mots incohérents,
Elle jette un long cri..., dont le bruit la réveille...
Interrogeant la nuit de ses regards errants.

Mais j'ai pris ses deux mains : — C'est donc toi, me dit-elle
J'ai crié, n'est-ce pas? j'avais peur... — Et de quoi? —
Ah! j'en frémis encor... Quelle transe mortelle!
Je me suis réveillée en m'appuyant sur toi. —

—Dis-moi ton rêve...—Attends... Quelque chose enchevêtr
Mes souvenirs... j'ai peine à bien voir au travers. —
— Sais-tu dans quel pays? très loin de nous peut-être?
— Je l'ignore... C'était sous de grands arbres verts...

Près d'un fleuve inconnu... Le jour venait d'éclore
Dans un frémissement de joncs et de roseaux...
L'Orient s'empourprait... Et les rougeurs d'aurore
Éparses dans le ciel miroitaient dans les eaux.

(J'ai même souvenir d'un reflet d'émeraude
Dans le vol en droit fil d'un bleu martin-pêcheur.)
Nous étions fin juillet, en pleine saison chaude,
Et du fleuve en riant j'aspirais la fraîcheur.

Quel bain délicieux à prendre, me disais-je,
Dans un vrai paradis, des saules abrité!...
Véroniques d'azur, trèfles à fleur de neige
M'appelaient sur les eaux, par ces chaleurs d'été.

Et dans un tour de main, je fus déshabillée...
Ayant jeté ma robe aux branches d'un bouleau,
Je descendais, surprise, heureuse, émerveillée,
Risquant le bout du pied dans la fraîcheur de l'eau,

Quand j'aperçus, au bord du fleuve, quelque chose...
Dans un berceau de joncs un petit enfant nu.
Des fossettes riaient dans la chair blanche et rose;
Et je crus que c'était le mien déjà venu.

Tremblante, j'avançais une main pour le prendre,
Tranquille dans son nid comme un oiseau dormant,
Mais le berceau de joncs s'éloigna sans m'attendre,
Par un remous du fleuve emporté brusquement.

Lancée à corps perdu, folle, désespérée,
J'essayai de le suivre au gré des flots errants,
Nageant à perdre haleine, et la tête égarée,
Mais sans pouvoir l'atteindre au milieu des courants.

Lui, sans voir le danger, s'était pris à sourire
En ouvrant sur les eaux son grand œil étonné,
Puis il tendit vers moi ses deux bras pour me dire
« Approche de ton cœur, mère, ton nouveau-né. »

Les arbres s'effaraient en secouant leurs cimes,
Aux lèvres je sentais quelque chose d'amer :
Je compris que l'enfant courait droit aux abimes,
Que le fleuve élargi s'engouffrait dans la mer.

Suspendue à ton cou, je me suis réveillée
Quand l'écume étouffait mon dernier cri d'effroi
(La nacelle de joncs s'étant éparpillée),
Et quand sombrait l'enfant qui s'en allait sans moi.

III

— Aucun danger pour lui, ma belle et chère blonde.
Tu sais bien que l'enfant n'est pas encor venu.
Il ouvrira bientôt les yeux sur notre monde,
Mais tous deux nous rêvons d'un grand jour inconnu.

Nous sommes en décembre, et la date varie...
Essayons, si tu veux, en comptant sur nos doigts...
(Le sombre hiver est loin de la saison fleurie)...
Janvier, février, mars, avril... dans quatre mois...

Quand sous les bois charmés bleuiront les pervenches,
Quand, aux lueurs des nuits plus belles que les jours,
Respirant les parfums des aubépines blanches,
Les premiers rossignols chanteront leurs amours.

NOVEMBRE

NOVEMBRE

—

A Duplais Destouches

I

L'HIRONDELLE est partie, et la bise est venue.
On pressent le retour des froids et longs hivers;
Et, veuve pour longtemps de ses feuillages verts,
Elle frissonne au vent, la haute forêt nue.

On voit clair jusqu'au bout de la grande avenue,
Le chevreuil inquiet passe vite au travers,
Regrettant la fougère et ses larges couverts
Où s'abritait si bien sa chevrette ingénue.

Novembre, c'est l'époque où le cerf en amour
Trop souvent se réveille avant le point du jour,
Au bruit lointain d'un cor troublant sa nuit heureuse,

Ignorant de quel droit la meute aux longs abois,
Qui fait hurler en chœur tous les échos des bois,
Interrompt le sommeil de sa belle amoureuse.

LE PORT-VIEUX

LE PORT-VIEUX

—

A Lucien Paté.

I

Au coucher du soleil, sur le quai du Port-Vieux,
Des plus hautes maisons la vitre s'illumine
Dans le rayonnement de l'astre qui décline,
A la ville de mer jetant ses longs adieux.

Dans les rouges lueurs de ces calmes soirées,
Pour sa pêche de nuit la barque appareillant,
Et les troupes d'oiseaux dans l'air s'éparpillant,
Vers l'ouest, à grand vol, sont toutes empourprées.

Sur le quai du Port-Vieux, au coucher du soleil,
On voit se rassembler d'humbles et vieilles femmes,
Tressaillant au contact de ses dernières flammes,
Aimant à recevoir son chaud baiser vermeil.

Elles sont au hasard diversement groupées
Sur un débris de hune ou d'ancien gouvernail,
Ou de vieux mâts tronqués, — chacune à son travail,
Malgré le poids des ans toutes sont occupées.

L'oreille ouverte au cri rauque du goëland,
L'oiseau blanc de la mer, qui vit et meurt près d'elle,
Portant la jupe courte et la coiffe à grande aile,
Elles sont là, cousant, dévidant ou filant.

Ainsi que l'araignée en reprisant sa toile,
Les unes gravement remmaillent leurs filets,
D'autres, à rude main, piquant de gros ourlets,
Fixent une ralingue à l'entour de sa voile.

Les plus vieilles, d'instinct, bercent les nouveau-nés
Ou tricotent des bas pour leurs petites-filles.
On voit même parfois, maniant les aiguilles,
Des aveugles comptant tous leurs points terminés.

II

Elles aiment la mer aux rumeurs cadencées :
Le ton grave du flot, qui monte ou qui descend,
Toujours prêt à s'éteindre et toujours renaissant,
Leur occupe l'oreille et berce leurs pensées;

Tandis que, dans le port, calfats et charpentiers
Radoubent, au profond bassin de carénage,
Petite barque ou long vaisseau de fort tonnage :
Bruit de métal vibrant à l'écho des chantiers.

C'est le travail de l'homme et la grande nature
Qui parlent un langage austère et familier
A la femme assidue au labeur régulier,
Donnant un fier courage à l'humble créature.

Se résignant, hélas! à vivre loin des leurs,
Les vieilles d'aujourd'hui, presque toutes grand'mères,
Ont bien vite effeuillé les bonheurs éphémères
Qui trop souvent font place à de longues douleurs.

Une forêt de mâts aux voiles retroussées,
Comme aux temps de Jean-Bart et de Duguay-Trouin,
Indique les vaisseaux qui, revenant de loin,
Se reposent après de rudes traversées.

Mais beaucoup de marins ne sont pas revenus,
Hardis navigateurs allant aux découvertes,
Qui sont morts oubliés sur des grèves désertes,
Ou roulent ballottés par des flots inconnus.

Bien peu sont revenus, comme dernière escale,
Dans l'étroit cimetière à l'église adossé,
Vœu suprême de tous, rarement exaucé,
Dormir, près de la mer, dans la terre natale.

PÊCHEUSE DE VARECH

PÊCHEUSE DE VARECH

A Ernest Courbet.

MURMURANT comme un orgue éternel aux sons graves,
Sur les galets bretons ou le sable normand,
La mer, l'aveugle mer, jette indifféremment
Ses paquets d'algue morte et ses vieilles épaves.

Mais parfois quelques-uns de ces débris flottants,
Sur la grève échoués, quand le flot se retire,
Vous parlent d'une barque ou d'un ancien navire
Dont on n'avait rien su depuis quinze ou vingt ans.

La fille de Saint-Pol ou de Sainte-Honorine,
Qui, par les grandes mers, va très loin descendant
Recueillir son varech....., tressaille au cri strident
Que jette au ras des eaux l'hirondelle marine,

Et s'arrête songeuse, oubliant son travail,
Quand son râteau ramène un élongis de hune,
Ou, parmi les tronçons d'un vieux mât de fortune,
La barre qui tourna jadis un gouvernail;

Même un simple bordage, un bout de planche usée...
Elle a passé vingt fois peut-être sans la voir,
Et la rencontre, un jour, presque au tomber du soir,
Aux deux tiers dans la vase et le sable enlisée.

Mince épave... on y voit quelque chose d'écrit
En couleur... s'effaçant... mais d'un gros caractère...
Et la femme a flairé comme un poignant mystère
Qui tourmente à la fois son cœur et son esprit.

C'est le reste d'un mot impossible à bien lire...
Est-ce un mot du pays?... trois lettres seulement...
Trois lettres... C'est la fin ou le commencement
D'un nom..., nom qu'autrefois portait un grand navir

Pauvre femme... Aussitôt ses genoux ont fléchi...
Quand il prenait la mer, à voiles toutes rondes,
Elle était jeune alors, et belle entre les blondes,
Mais depuis ce temps-là ses cheveux ont blanchi.

Elle emporte, de nuit, le débris sans rien dire,
En essuyant ses pleurs de son gros tablier,
Et pense au cher absent qu'on ne peut oublier,
Surtout aux grandes mers, quand le flot se retire.

Sur les galets bretons et le sable normand,
Rendez-vous d'algue morte et de vieilles épaves,
Murmurant comme un orgue éternel aux sons graves,
Le flux et le reflux chantent funèbrement.

ÉMIGRANTS

ÉMIGRANTS

—

A Hector Malot.

I

Dans quel pays vont-ils, ces longs transatlantiques
Qui, partant de Lubeck, de Brême, de Hambourg,
Emportent par milliers, sans espoir de retour,
Des pauvres désertant leurs foyers domestiques?

Gens mêlés, de tout âge et de tout vêtement...
Il en vient d'Angleterre, et d'Écosse et d'Irlande;
Et c'est pitié de voir une foule si grande
Qui se presse anxieuse aux quais d'embarquement.

De Saxe, de Bavière et de Poméranie,
La froide lande inculte, on sort comme en troupeaux
Et des Westphaliens, avec leurs grands chapeaux,
Suivent... Chacun ailleurs porte sa colonie.

On reconnaît que tous ont plus ou moins souffert
Aux regards sans lueur, à la mine flétrie :
L'homme qui se résigne à changer de patrie
Vit sur un sol ingrat dans un âge de fer.

Ils vont silencieux par groupes de familles,
Les vieillards s'appuyant sur les jeunes garçons.
Des femmes ont encore au sein leurs nourrissons,
D'autres tiennent la main à leurs petites filles.

Les oiseaux voyageurs qui passent dans le ciel
A leur pays natal reviennent, chaque année;
Eux, comprenant trop bien leur âpre destinée,
Ont le pressentiment d'un voyage éternel.

II

Où vont-ils dans la houle au sifflet des navires ?
Ils vont tous à peu près par le même chemin :
Ceux de la veille et ceux qui partiront demain
Ont assez de l'Europe et de ses vieux empires.

Ils marchent aux pays nouveaux de l'Occident,
Tous ces déshérités d'un monde trop antique.....,
Et, comme dans un rêve, à travers l'Atlantique,
La vapeur les emporte avec un souffle ardent.

L'Amérique leur offre à tous la bienvenue :
Elle est hospitalière aux peuples émigrants...
Là-bas, la terre est vaste... et les espoirs sont grands.
Ils salûront bientôt leur patrie inconnue.

LE SONGE
DU GRAND VENEUR

LE SONGE DU GRAND VENEUR

—

A J.-J. Henner.

I

Je passais à travers la forêt des Ardennes
Quelques siècles après le vieux roi Pharamond,
Mais c'était bien avant les quatre fils Aymon. —
Les biches et les cerfs, et les daims et les daines

Descendaient en famille au bord des clairs étangs. —
Entre les joncs fleuris les hardes venaient boire
En laissant sur les eaux de grands cercles de moire,
Où tremblaient élargis les annes miroitants.

Tous ces fauves charmants, à la robe lustrée,
S'abreuvaient... quand le bruit lointain d'un oliphan
Fit tressaillir le cerf, et la biche, et son faon...
Et la harde sous bois rentra tout effarée.

Une femme apparut (venant on ne sait d'où)
Sur le bord de l'étang, jeune et belle inconnue,
Portant la robe courte avec la jambe nue
De la cheville au moins jusqu'en haut du genou.

Mince écharpe de laine à l'épaule agrafée;
(Robe d'un bleu d'azur, écharpe bleu turquin);
Le pied vif et cambré moulant son brodequin;
Une fierté de reine, une grâce de fée;

Et dans les cheveux blonds parfois apparaissant
Un fin bijou d'or pâle, un petit diadème
(De son pouvoir sans doute allégorique emblème),
Comme un lever de lune à son premier croissant.

II

Souriante à l'aspect tranquille des eaux fraîches,
Elle était belle à voir, la coureuse des bois,
Laissant tomber son arc et jetant son carquois,
Qui dans l'herbe au hasard éparpilla ses flèches.

Pas un souffle dans l'air. — Par un soir estival,
Les feuilles se taisaient dans la chaleur torride.
Sous les bois, l'étang clair dormait calme et sans ride,
Et la fraise embaumait les profondeurs du val.

La femme voulut prendre un bain, après sa course,
Dans cette eau vierge et bleue où pas un être humain
N'avait trempé l'orteil, ignorant le chemin,
Et dont les fauves seuls avaient flairé la source.

Vite elle déchaussa son petit pied charmant
(Tout en elle était pur, tout en elle était chaste).
Interrogeant des yeux la haute forêt vaste,
La blonde abandonna son dernier vêtement

Et sur un fond vert sombre apparut toute blanche...
Quand elle descendit au bord du grand miroir,
Profondément limpide, elle aurait pu s'y voir,
D'une main retenue à quelque basse branche,

Mais, pas même un instant, la femme n'y songea.
De sa rare beauté fièrement dédaigneuse,
Devant elle tout droit cheminant, la baigneuse,
Quand son pied toucha l'eau, d'un brusque élan plong

Filant comme une vive à rapide nageoire,
Elle reprit haleine au milieu de l'étang,
Où s'étalaient aux yeux, comme un jardin flottant,
Des nymphæas ouverts, larges roses d'ivoire.

Comme elle, sur les eaux, respirant la fraîcheur,
En la voyant passer, de grands cygnes sauvages
Qui lentement suivaient la courbe des rivages,
Parfois s'approchaient d'elle, émus de sa blancheur.

Quand elle s'échappa de son bain, ruisselante,
Les cheveux dénoués, au déclin du soleil,
L'astre l'enveloppa d'un chaud rayon vermeil,
Et sur la chair de nacre essuya l'eau perlante.

Heureuse de son bain, la blonde rattacha
Sa robe et son écharpe, et vite rhabillée,
En voyant à son arc une corde mouillée,
D'un geste impatient et brusque l'arracha.

Quand l'arc fut bien tendu par une corde sèche,
Une biche passait en travers du chemin.
La femme en souriant, pour se faire la main,
Lança comme au hasard une première flèche,

Qui, décrivant sa courbe assez haute en sifflant,
Arrêta court la biche, une bête superbe,
Abattue en laissant un flot rouge dans l'herbe,
Et râlant sous la flèche attachée à son flanc.

III

Mais voici, débuchant d'un massif de vieux hêtres,
Lancée à corps perdu, hurlant à pleine voix,
Une meute éveillant tous les échos des bois,
Que suit un fier chasseur, chaussé de hautes guêtres,

Portant la barbe en fourche, et la moustache en croc,
Chevelu comme un roi des races primitives,
Dans toute sa rudesse et sa fierté natives,
Et sonnant de sa trompe, une corne d'auroch.

Surprise à son aspect, non pas effarouchée,
Arrêtant d'un regard tous ses chiens murmurants,
La belle chasseresse ayant dit : « Je la prends, »
Mit un pied souverain sur la bête couchée.

— Tu devrais le savoir, cette biche est à moi ;
C'est ma flèche qui l'a mortellement blessée.
— Peut-être, mais d'abord mes chiens l'avaient forcée,
Quand tu vins me les rompre... et je l'aurais sans toi.

Alors, comme d'instinct, d'un geste involontaire,
Le farouche veneur lui serra le poignet
(Si peu qu'il y toucha, la peau blanche en saignait),
Car c'était un chasseur d'un âpre caractère.

Elle, regardant l'homme en face, répondit,
Très calme : « Bien à tort ici j'étais venue,
Puisque tu ne m'as point dès l'abord reconnue,
Diane... N'es-tu pas saint Hubert? — Tu l'as dit. —

— Certes je m'attendais à plus de courtoisie
De ta part... je pensais qu'on était moins brutal
Quand on vit à la cour de Pépin d'Héristal...
— Pardon, je vous croyais, dans vos forêts d'Asie,

Morte depuis longtemps... et, je ne sais pourquoi,
J'avais cru voir en vous une reine burgonde...
Jamais ciel n'éclaira plus merveilleuse blonde.
Je tombe à vos genoux divins... Pardonnez-moi.

Daignez clairement lire au fond de ma pensée.
Je veux dire à la vie un éternel adieu... »
Humblement saint Hubert lui tendit son épieu,
Tournant la pointe au cœur : « Frappez, reine offensée

Elle hésita d'abord... A voir ces beaux yeux francs
Arrêtés sur les siens, ses sourcils se froncèrent...
Puis le courroux tomba... ses regards se baissèrent
Devant le fier chasseur de la tribu des Francs.

Saint Hubert était fils du grand duc d'Aquitaine...
A l'heure solennelle où le jour disparaît,
Diane et lui rentraient tous deux dans la forêt,
Gravement, lui très humble, elle un peu moins hautain

Et les suivant de loin, mais sans bruit, ce soir-là,
En se parlant tout bas, les deux meutes mêlées
Perdirent leur chemin par de sombres allées,
Car le dernier croissant de lune se voila.

MARINE

MARINE

A Fernand Barthe.

Tout le ciel était noir comme une immense ardoise
(Un vrai ciel de la Manche), et tout l'Océan vert,
Tantôt vert d'émeraude et tantôt bleu turquoise. —
Comme un oiseau de neige, à l'essor grand ouvert,

Au loin apparaissait une mouette blanche,
A l'extrême limite où la mer touche au ciel,
Seule, rasant les flots tourmentés de la Manche,
Qui se parlent entre eux un langage éternel.

Et tandis que la mer déferlait à voix haute,
Les vieux ormes troublés qui, depuis trois cents ans,
Aux fissures des rocs s'agitent sur la côte
En voyant écumer, nuit et jour, les brisants,

Dans cette grosse houle aux funèbres cadences,
Les ormes se penchaient avec frémissement
(Comme pour échanger de graves confidences)
L'un vers l'autre... et parfois s'écartaient brusquement,

Redressant en sursaut leurs cimes effarées...
Rien ne pouvait sans doute apaiser leurs tourments...
Savaient-ils où gisaient les barques égarées
Et les marins perdus sous les algues dormants?

MILLET. — ROUSSEAU

MILLET. — ROUSSEAU

—

I

Ceux qui vers le grand Art marchent d'un pied fervent,
Loin du sentier battu des vieilles théories,
Ne cheminent pas tous par des routes fleuries,
Et pour eux la Fortune est ingrate souvent.

Ils passent méconnus..., mais la gloire tardive,
Qui jette un rayon d'or au chevet des mourants,
Suffit pour consoler les maîtres expirants :
Ils savent que toujours la récompense arrive.

Rousseau, Millet, tous deux, ayant bien mérité
Dans l'étroite union du cœur et du génie,
Ces deux noms fraternels vont en belle harmonie
Aux longs échos chantants de la Postérité.

Millet a bien compris, dans leur vrai caractère,
Et su peindre en plein air ces rudes paysans,
Condamnés au travail jusqu'à la fin des ans,
Et qui, de corps et d'âme, ont épousé la terre.

Quelque chose de noble et de patriarcal
Plane tranquillement sur les scènes rustiques
Où son vieux Laboureur, beau comme les antiques,
Eût charmé La Fontaine et fait rêver Pascal.

Il voit sous ses aspects divers la vie humaine,
Mais faite de grandeur et de simplicité.
Dans sa grâce ingénue ou son austérité,
Aux âges primitifs le maître nous ramène.

De l'art, mais de l'art pur, et jamais du métier :
Ce naïf ignorant de la haute industrie,
Comme un très digne enfant de sa rude patrie,
Dans son œuvre toujours se donne tout entier.

Un homme est dans l'artiste, un père de famille,
Dont le cœur attendri gouverne la raison,
Ne s'écartant jamais très loin de sa maison,
Que lui gardent l'aïeul et sa petite fille.

Nous aimons à revoir son vigoureux Semeur
Devant lui marchant droit dans une immense plaine,
Toujours d'un pas égal, et versant à main pleine,
Jusqu'aux premiers frissons du soir, quand le jour meurt ;

Aux lueurs du foyer la Fileuse qui veille,
Assise à son rouet régulier dans son tour,
Un calme intérieur de travail et d'amour
Où la femme regarde un berceau qui sommeille.

De loin nous respectons les Faucheurs assoupis
Sous la chaleur du jour, et les pauvres Glaneuses
Qui viennent recueillir après les moissonneuses,
Au sillon des heureux quelques maigres épis.

Nous suivons le Berger qui lentement chemine,
Interrogeant des yeux son chien tout hérissé
Qui ramène vers lui son troupeau harassé,
Sous l'ouragan qui tord sa grosse limousine.

Et le vieux Bûcheron, qui, pauvrement couvert,
A regardé la Mort, mais sans la voir de face,
Et qui, tout grelottant, se résigne, et ramasse
Son fagot lourd..., mais bon par un si rude hiver;

Et la Fille qui marche en tricotant sa laine,
Près des chèvres, rêvant d'un jeune et franc garçon,
Parfois chante un refrain d'une vieille chanson
Dans un parfum de menthe où vient la marjolaine.

Mais quand, au soir tombant, tinte un grave Angélus,
La voilà qui s'arrête, et, la tête baissée,
Elle croise les bras, donnant une pensée
Aux anciens laboureurs qui ne travaillent plus.

II

Si Millet a créé de vivants personnages
Aux heures du travail ou du recueillement,
Sur les sillons ou dans la paix de leurs ménages,
Rousseau peint la Nature et son enchantement;

Les calmes profondeurs des forêts endormies,
Soit à Fontainebleau, soit à Saint-Jean-des-Bois,
Quand l'étoile répond, de ses lueurs amies,
Au premier rossignol qui lui jette sa voix.

Le hêtre à cime ronde et le chêne robuste,
Et les ciels noirs d'orage ou les horizons bleus,
Il voit tout d'un coup d'œil, tout, jusqu'au mince arbuste
Qui frémit isolé sur un coteau sableux.

Quand sa Forêt d'hiver par le givre est fleurie,
Dès qu'un premier rayon de soleil apparaît,
On se croirait dans une immense orfèvrerie,
Sous les miroitements de la haute forêt!

On voudrait habiter dans la Ferme normande
Où le goëland passe en croisant des ramiers,
Dans un val plantureux d'où l'on voit la mer grande,
Tout en restant blotti sous l'ombre des pommiers.

Au Marais, vers la fin des plus chaudes journées,
Vaches et bouvillons à la file marchant,
Parmi des flaques d'eau toutes illuminées,
Paraissent éblouis des splendeurs du couchant.

Ile-de-France heureuse, Auvergne, Picardie,
Moraine désolée ou pâturages verts,
Tour à tour ont tenté sa palette hardie,
Le printemps et l'été, l'automne et les hivers.

Ceux dont nous respectons les gloires légitimes,
Ruysdaël, Everdingen, vieux maîtres hollandais,
Eussent aimé voir fuir sous les pins maritimes
Horizontalement son grand Pays landais.

Éternel amoureux de l'antique nature,
L'artiste, ému toujours, n'est jamais théâtral,
Et garde absolument, dans sa mâle peinture,
Jusqu'au bout, sans broncher, son faire magistral.

III

Vous dormirez en paix tous deux l'un près de l'autre,
Au bord de la forêt qui fut si bien la vôtre,
Travailleurs fraternels, doux maîtres vénérés.
Si parfois, à l'automne, une feuille jaunie
Vient tomber près de vous, comme en terre bénie,
Elle vous parlera de vos arbres sacrés.

Tous deux vous dormirez loin de nos grandes villes,
De nos tristes débats, de nos luttes civiles. —
Rien ne profanera votre dernier repos.
Ici vous n'entendrez que des voix d'hirondelles,
Jetant leur cri d'amour dans un battement d'ailes,
Ou la cloche qui tinte au collier des troupeaux.

(Chailly.)

MARCHE FUNÈBRE

LE 6 JANVIER

MARCHE FUNÈBRE

Le 6 Janvier

—

Sous le pâle rayon d'un soleil hivernal,
Drapés comme aux grands jours pour la cérémonie,
Avec solennité dans leur grave harmonie,
Six chevaux noirs en deuil vont d'un pas triomphal.

En escortant le char, le peuple, tête nue,
A comme des éclairs dans son recueillement.
On se croirait en fête, un jour d'enterrement.
C'est d'un cœur glorieux que la foule est venue.

Et, comme pour voiler les funèbres décors,
Mimosas, lilas blancs, violettes et roses. —
Jamais autant de fleurs en plein hiver écloses
N'ont parlé de printemps sur les débris d'un corps.

Le corps n'est rien. — On rend hommage à la pensée
Dont vibrait tout entier l'homme de son vivant,
Et qui sauva l'honneur. — On suit d'un pied fervent,
Dans un profond respect, la dépouille glacée.

Le chêne qui debout ne s'est jamais courbé,
Et qu'un vent de hasard d'un seul coup déracine,
Fait pleurer les échos du bruit de sa ruine,
Et sa grandeur étonne après qu'il est tombé.

TABLE

TABLE

Première Partie

LÉGENDES DES BOIS ET CHANSONS MARINES

Pages.

La Mort d'un Cerf 5
Ramiers des Bois 15
Nuit en Mer 19
Ville inconnue 23
La première Femme 29
Pays des Neiges. 39
Vieux Décors. 45
Cochers de Cérémonie. 49

Pages.
En Poitou. 55
Marine. 61
L'an M CCC LXVII. 65
Soleil d'Hiver. 69
Intérieur. — At Home 73
Un Regard en arrière 79
La Fuite en Égypte. 85
Maîtres anciens 89
La Chanson du Printemps. 95
Beethoven et Rembrandt 101
Barra 111

Deuxième Partie

PAYSAGES DE MER ET FLEURS DES PRÉS

A Granville 129
Sous les Tropiques. 135
Prieuse. 141
Refuge. 147
Liseuse. 151
Les Berceaux. 157
Printemps. 163
Grandes Eaux. 167
Grèves normandes. 173
Retour. 177

Pages.
Ville de Mer. 181
La Bataille. 185

Troisième Partie

SOIRS D'HIVER ET DE PRINTEMPS

Dormeuse. 193
Novembre. 203
Le Port-Vieux 207
Pêcheuse de Varech. 213
Émigrants. 219
Le Songe du grand Veneur 225
Marine. 235
Millet. — Rousseau. 239
Marche funèbre 249

Bout
39

fc

Achevé d'imprimer

Le quinze novembre mil huit cent quatre-vingt-trois

PAR CH. UNSINGER

POUR

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

A PARIS

PETITE BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE

(AUTEURS CONTEMPORAINS)

LÉON CLADEL. *Le Bouscassié.* 1 vol. . . . . 6 fr.
— — *La Fête votive.* 1 vol.. . . . . 6 fr.
* FRANÇOIS COPPÉE. Poésies (1864-1869). 1 vol.. . . . . 5 fr.
— — Poésies (1869-1874). 1 vol.. . . . . 5 fr.
— — Poésies (1874-1878). 1 vol.. . . . . 5 fr.
— — Théâtre (1869-1872). 1 vol.. . . . . 5 fr.
— — Théâtre (1872-1878). 1 vol.. . . . . 5 fr.
— — Théâtre (1879-1881). 1 vol.. . . . . 5 fr.
PAUL-LOUIS COURIER. *Pamphlets et Lettres politiques*, avec notice et notes par M. FR. DE CAUSSADE. 1 vol. 6 fr.
ALPHONSE DAUDET. *Lettres de mon Moulin.* 1 vol. . . . . 6 fr.
— — *Le Petit Chose.* Hist. d'un enfant. 1 vol. 6 fr
— — *Contes du Lundi.* 1 vol. . . . . 6 fr.
6 Eaux-fortes dessinées et gravées par FÉLIX BUHOT, pour illustrer les *Lettres de mon Moulin*. . . . . 10 fr.
* GUSTAVE FLAUBERT. *Madame Bovary.* 2 vol.. . . . . 10 fr
— — *Salammbô.* . . . . . 10 fr
— — *Trois Contes.* 1 vol. . . . . 5 fr
7 Eaux-fortes dessinées et gravées par BOILVIN pour illustrer *Madame Bovary.* Prix. . . . . 12 fr.
ALBERT GLATIGNY. Poésies complètes. — *Les Vignes folles.* — *Les Flèches d'or.* — *Gilles et Pasquins.* — 1 vol. . . 6 fr.
* EDMOND ET JULES DE GONCOURT. *Renée Mauperin.* 1 vol. (épuisé)
— — — *Sœur Philomène.* 1 vol. 6 fr.
— — — *Germinie Lacerteux.* 1 v. 6 fr.
* LÉON GOZLAN. *Aristide Froissart.* 1 vol. . . . . 6 fr
— — *Polydore Marasquin*, etc. 1 vol. . . . . 6 fr.
— — *Nouvelles.* 1 vol. . . . . 6 fr.
VICTOR HUGO. Poésies. 13 vol. Chaque volume. . . . . 6 fr.
— Théâtre. 4 vol. Chaque volume.. . . . . 6 fr.
— *Notre-Dame de Paris.* 2 vol. . . . . 12 fr.
JULES DE LA MADELÈNE. *Le Marquis des Saffras.* 1 vol. . . 6 fr.
VICTOR DE LAPRADE. *Psyché, Odes, Harmodius.* 1 vol. . . 6 fr.
— — *Les Symphonies, Idylles héroïques.* 1 vol. 6 fr.
— — *Poèmes civiques.* — *Tribuns et courtisans.* 1 vol.. . . . . 6 fr.
— — *Pernette. Le Livre d'un Père.* 1 vol. . 6 fr.
— — *Poèmes évangéliques.* 1 vol.. . . . . 6 fr.
— — *Les Voix du Silence.* — *Le Livre des Adieux.* 1 vol. . . . . 6 fr.
LECONTE DE LISLE. *Poèmes barbares.* 1 vol.. . . . . 6 fr.
— — *Poèmes antiques.* 1 vol.. . . . . 6 fr.
* ANDRÉ LEMOYNE. Poésies (1855-1870). *Les Charmeuses. Les Roses d'antan.* 1 volume. . . . . 6 fr.

Paris. — Charles UNSINGER, imprimeur, 83, rue du Bac.

PQ
2337
L43A17
1883

Lemoyne, André
Poésies, 1871-1883

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET